

A mon petit fils Neil Mahfoud

A mes enseignants de l'École Primaire

A mes professeurs du lycée Md Kérouani

A mes ami(es) qui sont partis et ne reviendront plus

Mes remerciements à mes amis Raisemche Abderahmane et  
Bousdira Rachid pour leur contribution aux frais d'impression

## AVANT PROPOS

Loin d'être un roman et encore moins une œuvre littéraire, ce modeste recueil est la traduction fidèle des périodes vécues durant mon enfance et ma jeunesse. Pourquoi maintenant ? Tout simplement parce que l'Être Humain en général, a la nostalgie du passé .Cela s'explique aisément car de sa jeunesse et de la joie de vivre restent des souvenirs impérissables qui vont l'accompagner jusqu'au crépuscule de sa vie.

Il est certain la narration simple et fidèle m'ont apporté cette inspiration commune aux écrivains dont, malheureusement, je ne fais pas partie. Dans ce recueil, j'ai été maladroit de ne citer que quatre ou cinq villes, car toutes nos cités avaient cette particularité d'être identiques socialement, hormis l'architecture. Ces Souvenirs d'Enfance n'ont pas la prétention de former un récit complet et suivi. Ce sont, presque sans ordre, les images qui me sont apparues et les réflexions qui me sont venues à l'esprit pendant que j'évoquais ainsi un passé vieux de cinquante ans .Ce que j'aurais surtout à excuser, si ce livre avait la moindre prétention à être de vraies mémoires, ce sont les lacunes qui s'y trouvent.

## ENFANCE

*« Les choses de l'enfance ne meurent pas, elles se répètent comme les saisons »*

J'ai poussé mes premiers cris, j'ai ouvert mes yeux de bébé à Sétif et précisément dans cette petite maison située en plein centre de la ville où le bon voisinage entre plusieurs communautés, régnait. En effet, nous vécûmes parmi des familles françaises et juives sans aucun problème. L'entente était parfaite. Enfants, nous jouions tous ensemble, nous fréquentions la même école, nous partagions également les mêmes loisirs. Souvent, les mères s'échangeaient les repas et s'invitaient mutuellement pour une pause café. Et c'est ainsi qu'au fil des contacts fréquents, nos mères ont appris le français. Certaines le parlaient couramment bien qu'elles soient analphabètes. En l'absence d'une maman, les voisines pouvaient allaiter d'autres bébés. On retrouvait ainsi plus tard, des frères et sœurs de lait se côtoyant et fiers de cette fratrie.

Toutes les mères ou presque accouchaient dans leurs maisons naturellement avec le concours soit des voisines, soit par chance, par une sage femme qui se déplaçait quelques soient l'endroit et l'heure. Dans

certaines régions du pays, des femmes accouchaient debout, s'aidant de cordelettes accrochées à des poutrelles. Très rares étaient les épouses qui donnaient naissance à des bébés par césarienne. Ces mamans bien qu'étant porteuses de bébé, vaquaient à leurs occupations domestiques jusqu'à la dernière semaine prévue, sans aucune difficulté. Combien de mères ont mis au monde une dizaine d'enfants et quelquefois plus sans avoir eu recours à la césarienne. Était-ce la sélection naturelle ?

Presque tous les enfants ont eu une enfance chaleureuse, cette chaleur donnée par ces merveilleuses mères, toujours omniprésentes. Ne dit-on pas que le chef d'œuvre de Dieu, c'est le cœur d'une mère ?

Raconté par nos mères et grands-mères, jusqu'à l'âge de trois ans, tous les bébés ne prenaient que le lait maternel, ce lait tellement nourrissant et bienfaisant qu'il les immunisait contre plusieurs maladies .Pour preuve ,adolescents, nous nous rappelions les bambins des campagnes aux joues joufflues et rosâtres qui gambadaient dans les champs, souvent pieds nus .Ils respiraient la santé et pour cause, d'abord l'air qu'ils

respiraient n'était pas pollué et ensuite leur nourriture était constituée principalement de légumes frais, ces primeurs cultivés par les agriculteurs sans pesticides, de pain pétri avec la semoule d'orge et/ou de son, la viande n'étant mangée qu'en de rares occasions. Dans leurs escapades, ces gamins se régalaient de ces plantes cueillies dans les prés. Certains, friands de champignons arrivaient à faire la différence entre une plante toxique ou un champignon vénéneux et un(e) autre comestible. Quelquefois pour améliorer leur "repas ", ils chassaient des oiseaux ou piégeaient des cailles ou étourneaux qu'ils faisaient griller sur un feu de bois.

Il y a fatalement une relation entre la nourriture consommée et la bonne santé de ces gamins. Sur le plan social, nous étions en deçà des espérances de nos parents. Beaucoup d'enfants allaient à l'école, bravant le froid de l'hiver, portant des pantalons et vestes rapiécés, souvent ayant déjà appartenus aux frères ou sœurs. Combien de gamins se sont sentis frustrés à la vue d'un gâteau mangé par d'autres élèves en récréation ? Combien de parents ont du verser des larmes en voyant ainsi leur progéniture se rendre à l'école, surtout lorsqu'ils devaient marcher des

kilomètres sous la neige et la pluie. Ces élèves bravant les vicissitudes du climat étaient courageux et leurs absences étaient rares.

## L'ÉCOLE PRIMAIRE



***« A la dure école de la pauvreté, on apprend bien des choses »***

La rentrée des classes coïncidait avec le rassemblement des hirondelles sur les fils électriques. En général, la rentrée avait lieu le 1<sup>er</sup> octobre.

J'ai six ans .J'abordai ce premier jour de ma première rentrée des classes avec une parfaite insouciance. Mon père qui a du faire des sacrifices sur le plan financier pour que ses enfants puissent lui procurer la

satisfaction qu'il n'avait pas eue dans sa jeunesse, s'est empressé de m' acheter un beau cartable tout neuf , en cuir odorant dans lequel j'avais mis les objets indispensables au nouvel écolier que j'étais désormais devenu ; j'avais un plumier en bois verni et il y avait pèle mêle ,un porte plume , une boite de plumes "*Sergent Major* ", une gomme , un crayon noir, une ardoise , une éponge et des buchettes. Dans ma besace, on trouvait également quelques cahiers à carreaux entre lesquels j'aurai la prochaine et lourde tâche, d'écrire mes premières lettres de l'alphabet, puis mes premières syllabes, enfin mes premières lettres....Dans la poche extérieure de mon cartable, il y avait une superbe boite de crayons de couleurs en métal.



Tous ces détails me sont restés fidèlement dans ma mémoire : c'étaient mes toutes premières fournitures scolaires. De ce fait, je ressentais une fierté à l'idée de posséder tous ces objets.

Il me semble aussi que ces souvenirs me sont restés parce que ces fournitures étaient imprégnées d'un étrange parfum, tout d'un mélange d'odeurs caractéristiques desquelles se détachaient les deux principales : celle du cuir du cartable et celle du bois du plumier. Ces odeurs sont restées gravées en moi, liées aux souvenirs de mon école. Je dépasse le seuil de la grande porte.

Dans le brouhaha de la cour, des enfants courraient dans tous les sens, s'appelaient, se bousculaient.

La cloche retentit. C'était un son que nous avons tous et toutes dans nos mémoires. Qu'il était bon à entendre !

Des rangs se formaient deux par deux devant chaque classe.

Nous entrions .Immédiatement j'ai photographié l'intérieur. La photo est encore là, dans ma mémoire. Elle ne pouvait et ne peut s'effacer.

La classe était spacieuse et éclairée par de hautes fenêtres. De belles images étaient accrochées. Face au bureau du maître installé sur l'estrade en bois, se trouvaient les rangées de tables bien alignées. Elles avaient un plan légèrement incliné, elles comportaient une rainure pour poser crayons et porte plumes et un trou de chaque côté dans lequel on mettait l'encrier en porcelaine.

Sur le côté de la table, un clou servait à accrocher le cartable qui ne pesait pas lourd. Ce cartable, on le laissait à l'école jusqu'à 16h 30 heure de la sortie. Ainsi, à 11h on rentrait à la maison, légers. Nous étions deux par table. Nous utilisions de l'encre violette que le maître préparait lui-même ; dans une bouteille en verre au bec verseur en métal, il mélangeait une poudre violette à l'eau et remplissait les encriers. Parfois, il laissait cette tâche à un élève.

Il y avait un tableau noir à deux vantaux sur lequel nous allions bientôt écrire.



La classe était chauffée par un poêle à bois situé au milieu de la salle. C'était « l'élève de service » qui était chargé les matins d'hiver d'y mettre les bûches. Nous arrivions en classe, les mains gelées par le froid glacial, et nous nous mettions tous autour de ce poêle. Souvent nos chaussures et chaussettes mouillées restaient des heures devant le feu. Les enseignants avaient ce génie de l'humanisme. Il y avait beaucoup de compassion de leur part à notre endroit. Ils savaient que beaucoup d'élèves étaient issus de familles très

pauvres. Au courant de cette situation, certains enseignants avaient acheté des chaussettes en laine, d'autres des pantoufles qu'ils gardaient dans l'armoire pour les distribuer en cas de nécessité. D'autres enfin, au début de l'année scolaire achetaient les fournitures scolaires aux plus démunis. Peut-on oublier cette noblesse et cet humanisme dans les gestes de ces éducateurs?

Il y avait chaque jour un « élève de service » qui avait le droit de rentrer en classe avant les autres, le matin, pour en allumer le feu, distribuer les cahiers, effacer le tableau si nécessaire. Le soir avant la sortie, il ramassait les cahiers et devait laisser la classe propre. Une armoire vitrée, renfermait du matériel de sciences et des petits animaux conservés dans du formol (grenouilles, lézards, couleuvres...)

Un grand cadre en bois contenait les cartes de géographie, mais aussi des planches de science ou de vocabulaire, une chaîne d'arpenteur, celle qui va servir à mesurer les longues distances et une balance de Roberval avec ses différents poids.

Au mur, un grand compas en bois, une règle plate et un rapporteur étaient accrochés à un piton.

Dans la classe, il y avait aussi une bibliothèque bien fournie qui nous permettait d'emprunter un livre chaque jeudi.

Sur le bureau de la maitresse, il y avait le globe terrestre et un, voire deux vases de fleurs cueillies et apportées par les élèves de leur jardin .C'est la reconnaissance à notre manière de l'affection qu'ils nous portaient.

Le samedi après midi, après que le maitre nous eut laissés un moment de détente (dessin ou travaux manuels), nous devions lustrer nos tables .Pour cela, chacun avait son chiffon et un petit flacon d'eau de javel apportés de la maison.

Une fois par mois, on nous organisait un après midi de promenade .On y allait sans blouse ,deux part deux avec dans les poches quelques friandises .Les destinations étaient étudiées, en rapport avec les thèmes enseignés : Une ferme avec son poulailler, ses étables ..., un moulin de pates, un atelier de poterie, une unité de fabrication d'eau gazeuse ...Au printemps, on allait dans les champs voir et toucher les fleurs en éclosion ; le maitre était là pour nous donner l'appellation de ces différentes plantes.

La veille des vacances, une projection cinématographique était programmée : *Charlot, Laurel et Hardy, Le loup et les trois petits cochons* ...Nous sortions de cette salle obscure, heureux.



## L'enseignement :

Tous les matins, nous avions une leçon de morale avec une phrase écrite au tableau et qui était retranscrite ensuite sur le cahier du jour. Les thèmes portaient sur l'obéissance, le respect des parents et des personnes âgées, l'entraide, la propreté, la générosité..., en somme des valeurs qui nous préparaient à la vie.

Des décennies plus tard, nos enfants et petits enfants ont été initiés à ... la toilette du mort et à la haine des autres religions.

La lecture au quotidien, les dictées préparées une fois par semaine et les rédactions qui se voulaient mensuelles faisaient office d'un programme imposé avec toute sa portée pédagogique bénéfique à notre enseignement.

A noter que les matières scientifiques, les mathématiques, l'arithmétique, le calcul mental, la géométrie agrémentaient cet enseignement fait de rigueur et de discipline.

Nous faisons beaucoup d'écriture : d'abord sur l'ardoise, ensuite sur le cahier de brouillon et enfin sur le cahier en trempant notre porte plume dans cet encrier. Nous avons connu les pleins et les déliés .Il y avait même une composition d'écriture.

Les autres matières étaient la Géographie, l'Histoire. O combien nous avons aimé ces Leçons de Choses (feuilles de platane, pomme, œuf, fleur...). Tous ces objets étaient minutieusement effeuillés, coupés, sentis ...Le vrai enseignement des "choses".Quant au dessin et aux travaux manuels, ils apportaient une note de fantaisie à la rigueur imposée par le programme d'enseignement ; les filles, elles, apprenaient la broderie et le crochet. A l'école, on ne s'ennuyait pas.

Il y avait également un maitre de sport. Nous pratiquions de la gymnastique dans la cour de récréation, de la course, des sauts, du grimper à la corde sous le préau.

Déjà au CE2, nous lisions couramment des textes en langue française, en respectant la ponctuation et les liaisons ; étions nous des petits génies ? Sûrement pas. C'était la qualité de l'enseignant et les méthodes savamment étudiées et appliquées qui faisaient leurs effets. Et pourtant ce n'était pas notre langue maternelle !

A la fin de l'école primaire, nous connaissions par cœur les tables de multiplication, tous les temps de l'indicatif, du subjonctif, du conditionnel et de l'impératif. On faisait des analyses de phrases : des analyses logiques. On apprenait beaucoup de

récitations, en particulier les fables de La Fontaine ou des poèmes de Victor Hugo que nous pouvons réciter ou lire aujourd'hui à nos enfants.

### Déroulement de l'enseignement

Cahiers et livres étaient recouverts de papier bleu ou noir ; nous avions aussi des protège-cahiers de couleur et des buvards distribués par le maître. Moi, j'aimais collectionner des buvards portant des publicités, on disait à l'époque « *des réclames* » :

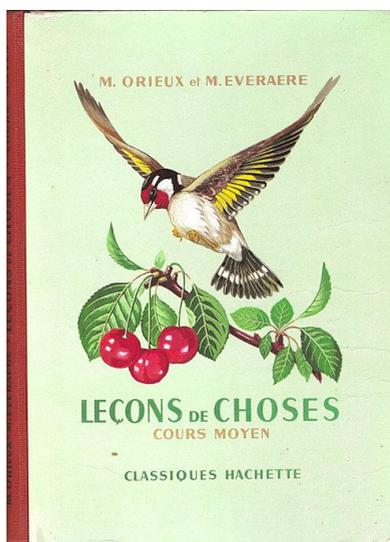
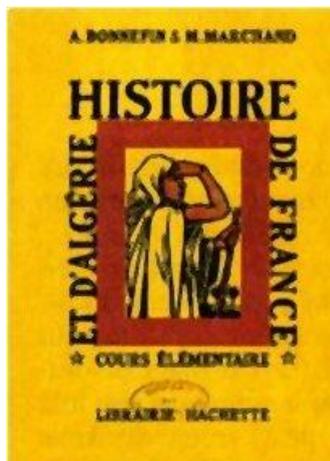
En classe, on travaillait sur le « *cahier de brouillon* » et on recopiait nos exercices sur le « *cahier de classe* ». Ce cahier devait être bien tenu : traits tirés à la règle, pas de ratures ni taches. Pourtant, avec le porte-plume, il y avait parfois quelques pâtés... On rentrait souvent à la maison les doigts tachés d'encre.

Un « *cahier de roulement* » était tenu chaque jour, par les élèves, à tour de rôle. C'était une sorte de témoin que le maître conservait dans la classe,

Une fois par mois, nous tremblions quand approchaient les compositions que nous faisions sur le « *cahier mensuel* »

Nous étions notés sur dix dans toutes les matières et ce cahier était signé par les parents. On appréhendait

le jour où le maître devait nous donner les résultats de notre travail durant le mois. Le classement était très attendu surtout par le père.



### Les jeux pendant la récréation

A l'école, les récréations étaient un moment privilégié réservé aux jeux et permettaient aux enfants de se détendre mais aussi de se socialiser. Quand il faisait beau, les groupes se formaient pour jouer aux billes, aux gendarmes et voleurs, à saute -mouton, aux noyaux d'abricots, à la toupie... Les filles, quant à elles, jouaient à la corde à sauter, à la marelle, à la balle

contre le mur, aux osselets. Certaines jouaient à la poupée.

Mais avant de retourner en classe, les élèves devaient ramasser tous les papiers se trouvant dans la cour et les mettre dans les corbeilles. La cour doit être nette.



### Le goûter

A la récréation, comme goûter, nous avions dans nos poches, soit des dattes sèches, soit des glands achetés chez le marchand qui se trouvait aux abords de l'école, soit c'est notre mère qui nous préparait un morceau de pain tartiné de beurre et saupoudré de sucre. Les plus "riches" avalaient un vrai sandwich fait de beurre, de fromage ou de pâté.

## Les punitions

Nos maitres étaient sévères mais faisaient preuve de tolérance. Aussi, lorsque l'on oubliait un livre ou un cahier, la remontrance était gentille. Nos maitres qui étaient laïques convaincus, faisaient preuve d'une grande ouverture d'esprit.

Certaines punitions étaient à faire à la maison, comme par exemple recopier des lignes ; cent fois *"je ne dois pas parler en classe"* celles là, nous les redoutions car nos parents pouvaient nous faire des remarques. Pas question d'essayer de s'expliquer : *« le maitre a toujours raison »* répétaient -ils.

Les coups de règle sur les doigts n'étaient pas rares. Etre privé de récréation était le plus frustrant, jamais de châtements corporels. Ces enseignants pouvaient ils châtier un enfant plein d'innocence âgé de six ans ? Aucunement. La formation reçue ainsi que leur personnalité interdisaient ce genre de punitions.

## Les récompenses

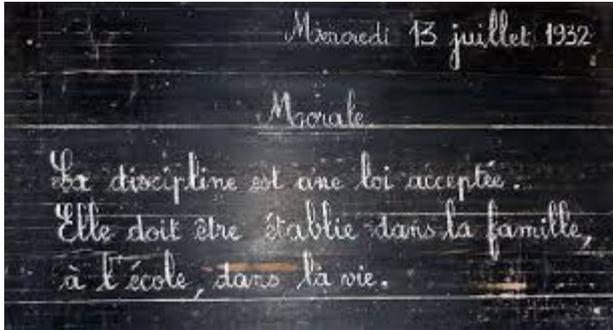
C'étaient des points que nous donnait le maitre suite à de bons résultats. Après dix points, on avait droit à une belle image que l'on gardait pour la montrer à nos parents. Les bons points "récoltés" étaient soigneusement mis dans une petite boite métallique du

médicament « *solutricine vitamine C* » que l'on trouvait dans presque tous les foyers.

D'autres enseignants avaient leur méthode à eux : ainsi en cas d'absence de fautes dans une dictée, ils donnaient des friandises (chocolat, bonbons...) en plus des encouragements.

### Retour à la maison

Avant de rentrer à la maison, nous nous arrêtions dans des endroits magiques pour nous ; pour certains, le marchand de pommes d'amour, ce fruit enrobé de coulis que nous dégustions avec plaisir et qui laissait des traces sur nos lèvres et langue ; pour d'autres, c'était le marchand de beignets, ce beignet circulaire saupoudré de sucre, et pour les moins nantis, restaient les dattes sèches qu'ils mettaient dans leur poche. Nous étions contents de rentrer à la maison et de retrouver surtout notre mère. Les premiers mots magiques que nous prononcions dès l'entrée étaient : « *Maman, Maman* ». Elle nous attendait en souriant, avec son éternel tablier de cuisine. Elle nous préparait le bon lait chaud accompagné de cette galette si tendre qu'elle avait pétrie dès l'aube. De temps à autre, elle nous faisait une surprise en nous offrant un gâteau au miel préparé dans l'après midi. Fantastiques mères ! Qui pourrait vous oublier ?



Il y avait en principe un exercice de français et un problème que nous faisons sur le « cahier du soir » ainsi que des leçons d'Histoire ou de Géographie. Récitations et tables de multiplication étaient également apprises à la maison. Nous passions du temps à faire ce travail, seuls, car nos parents étaient analphabètes pour la plupart et ne pouvaient nous aider. Quelquefois, on faisait appel aux frères et /ou sœurs pour la résolution de certains problèmes ardues. Ces devoirs étaient faits souvent sous la lumière

blafarde du quinquet, car beaucoup de foyers étaient privés d'électricité, surtout dans les campagnes. Mais ces élèves avaient cette volonté de se surpasser pour mériter les encouragements que prodiguaient ces véritables éducateurs que sont les enseignants, tous issus des Écoles Normales d'Instituteurs où l'enseignement de la psychopédagogie demeurait prédominant. N'allaient-ils pas avoir à éduquer des enfants ?

Sans transition, pédagogie oblige, toutes les Académies confiaient les petites classes (CP, CE) aux enseignants les plus expérimentés, les plus chevronnés. Les inspecteurs et autres conseillers pédagogiques savaient ce qu'ils faisaient : Les deux premières années conditionnent toujours le succès ou l'échec scolaire d'un enfant.

A la veille des vacances, tous les enseignants donnaient à leurs élèves des devoirs à faire à la maison. Ils consistaient en des problèmes arithmétiques, des exercices de grammaire et conjugaison, récitations, histoire d'abord de les garder dans le rythme scolaire, ensuite de les occuper et enfin de les éloigner un tant soit peu des vicissitudes de la rue.

## Distribution des prix

A la fin de chaque année scolaire, l'école organisait la traditionnelle distribution de prix .Les plus méritants se voyaient ainsi récompensés des efforts fournis durant toute l'année. Tous les élèves concernés portaient leurs plus beaux habits, puisque, pédagogie oblige, l'école avait instauré des prix pour chaque matière (Français, Arithmétique, Géographie, Histoire, Dessin). Les parents conviés à cette cérémonie, répondaient présents et étaient fiers de leur progéniture. Les prix consistaient en seulement des livres bien choisis. Après un bref discours du chef d'établissement, c'était au tour de chaque maitre ou maitresse de remettre ces présents avec des félicitations suivies d'un geste attendrissant.

Tout de suite, nous avons eu en mémoire cette citation accrochée au dessus du tableau depuis le premier jour de la rentrée et que nous avons tous appris : « *Lire, c'est boire et manger. L'esprit qui ne lit pas, maigrit comme le corps qui ne mange pas* »

Nous avons aimé l'école, nous avons aimé nos maitres et maitresses pour ce qu'ils ont produit en nous. Leurs qualités professionnelles et pédagogiques nous ont accompagnés et nous accompagneront jusqu'au crépuscule de notre vie. Qui pourrait se souvenir

d'une de leurs absences ou même d'un simple retard ? Ils incarnaient le respect par leur comportement, qu'il soit vestimentaire, moral ou physique : il faut dire que ces éducateurs avaient choisi ce noble métier par vocation et uniquement par vocation. Nous les revoyions, les maitres avec leur blouse grise et la cravate, le visage rasé et parfumé ; quand ils passaient entre les rangs, on sentait cette agréable odeur ; les maitresses, en blouse également, toujours bien maquillées et bien coiffées, laissaient derrière elles, ce parfum si odorant .Même, le chef d'établissement portait une blouse, c'est dire la considération et l'amour qu'il portait à son établissement.

Nos maitres et maitresses étaient sévères mais justes, mais empreints de bonté et de dévouement, n'hésitant pas à donner de leur personne pour la réussite et le bien de tous leurs élèves.

Nous voulions tous leur ressembler. Souvenons nous, des fillettes qui se rassemblaient et à tour de rôle, jouaient à la maitresse.

Inconsciemment elles voulaient la remplacer !

Au fait, qui aurait oublié le nom, le visage de son instituteur ou institutrice ?

Il m'était arrivé de poser cette simple question, plusieurs fois à des personnes âgées, même très

âgées : «Avez -vous été marqués dans votre enfance par votre maitre ou maitresse ? Maintes fois, et spontanément, j'ai eu la même réponse : « oui » et immédiatement, surgit de leur bouche le nom de cet éducateur ou éducatrice .Peut être même leur visage est dans leur mémoire ? Comme quoi, nous avons tous une marque indélébile.

Aujourd'hui, je rends hommage à tous les enseignants de l'école primaire, cette école qu'on appelait "École laïque" que nous avons connue dès l'âge de six ans et plus particulièrement aux éducateurs que nous avons eus en CP .Ces enseignants, nous les avons affectionnés le premier jour, Ils ont grandement contribué à l'amour que nous portions et à l'école et à son enseignement. Grâce à ces véritables instituteurs et institutrices, nous avons su lire, écrire et compter dès la fin de la première année. Ces trois verbes auxquels on ajouterait un autre : JOUER suffisaient amplement aux programmes des élèves des deux premières années du primaire. Plus tard, d'autres enseignants, tout aussi pédagogues et paternels avaient pris le même relais et la pédagogie qui restait la leur pour nous mener jusqu'à la sixième, donc au lycée. Nous étions prêts pour affronter le nouveau cycle. Et nous l'avons affronté sans difficultés, sans avoir eu recours aux cours de soutien ou de rattrapage, quelque soit la classe fréquentée. Nos

enseignants n'étaient pas cupides. N'avaient ils pas choisi ce métier pour la seule satisfaction que leur procurerait la réussite d'un enfant dans les études ?

C'était leur objectif principal.

Un fait. Ces éducateurs, sachant que nombreux étaient les élèves qui ne disposaient pas d'espace à la maison, les prenaient en charge durant une heure après 16h30, durant laquelle ils faisaient leurs devoirs.

Ainsi, ce furent cinq merveilleuses années passées. Je voudrais vous dire, très chers maitres et maitresses, merci du fond du cœur, pour vos qualités humaines et professionnelles, pour votre gentillesse, votre talent. Vous aviez inculqué à des générations le goût d'apprendre, même si parfois, tout n'était pas aussi rose. Nous, anciens élèves, sexagénaires et même plus, sommes incapables de vous quitter dans notre cœur.



## VŒUX DE FIN D'ANNEE

*« Les souvenirs sont ce qui nous reste du bonheur passé »*

L'hiver est là .Il s'est installé pour plusieurs mois. Décembre et janvier étaient les mois les plus redoutés par les parents car ils engendraient des dépenses considérables eu égard au froid qui sévissait à Sétif. , mais pour nous, enfants c'était la période préférée car synonyme de vacances et de jeux.

Les batailles de boules de neige entre bandes rivales mais ô combien amicales étaient favorisées par l'apport important de cette neige poudreuse. On rivalisait également d'ingéniosité lorsqu'on devait sculpter un bonhomme de neige. Nous étions également courageux puisqu'on devait faire de longues distances sous la neige pour rejoindre notre école ; Nous arrivions, trempés .Le refuge pour nous était ce cher poêle à bois .Nous passions des journées entières dehors, oubliant très souvent de manger. Nous étions tout simplement insouciants et heureux.

Néanmoins, un répit nous était imposé, non pas que la neige fondait mais bien parce qu'il fallait passer du stade "jeu" à celui de "l'amitié et des sentiments"

Nous étions à quelques jours de la fin de l'année ; et là une tradition qui consistait en l'envoi de cartes de vœux nous interpellait. Et qui mieux que l'écriture de poèmes, de mots doux, favoriserait cette transition ?

Et c'est ainsi que, accompagné de quelques copains, nous traversions la ville sous la neige dont les flocons devenaient de plus en plus drus au fur et à mesure que nous avançons .Nous ciblons les nombreuses librairies se trouvant sous les arcades de la rue principale. Elles étaient bien achalandées. Nous constatons que les devantures et vitrines commerciales étaient décorées (guirlandes, paillettes).N'étions pas à l'approche de la fin de l'année ? Les mots que nous lisions à satiété étaient « *Bonne et Heureuse Année* » écrits avec des bouts de coton collés. Le choix nous paraissait difficile tant ces librairies rivalisaient, et sur le plan accueil et sur celui des prix.

Nous étions conseillés par de charmantes jeunes filles, agréables à souhait .Nous mettions beaucoup de temps à fixer nos choix tant ces derniers étaient multiples.

Nous ressortions avec beaucoup de cartes .Elles étaient choisies en fonction de leurs destinataires et de leurs goûts,. Il y avait de splendides cartes avec des paillettes argentées, des paysages de neige, des traîneaux ...Les plus belles étaient pour nos

préférées, on s'en doutait bien .Le soir, l'écriture prenait le dessus sur les devoirs.

Les textes, pensés et écrits cent fois dans nos têtes, étaient reproduits d'abord sur une feuille de brouillon pour éviter d'éventuelles ratures puis ensuite recopiés avec le plus grand soin.

La touche finale était de poster ces '*trésors*'. Comme par hasard, nous nous retrouvions tous, près de la poste située face au marché couvert.

Penser et écrire une simple carte de vœux suffisaient à notre bonheur.

La même frénésie reprenait quelques jours après, lorsqu'on patientait à notre tour pour la réception de cartes apportant en retour le même genre de cartes avec plein de mots gentils.

Nous l'attendions avec une telle excitation que nous aurions aimé que le temps passât plus vite.

Toutes les habitations à Sétif disposaient de boîtes aux lettres aux noms parfaitement identifiés. Nous ne pouvions attendre au bas de l'immeuble. Nous épions le facteur, au coin de la rue pour l'attendrir de nous remettre notre dû le plus vite. Ce facteur, très familier avec nous, avec sa tenue et sa casquette,

visible à cent mètres ricanait en nous voyant gesticuler à son endroit.

Nous étions heureux de recevoir ces cartes de vœux, ces cartes que nous avons gardées jalousement des années. Bien sur, les commentaires devenaient rédactionnels entre copains et copines. Aujourd'hui, je pense que nombreuses sont les personnes qui ont su préservé encore ses beaux souvenirs. De temps à autres, elles doivent les retirer, les sentir, histoire de se replonger dans cette nostalgie.

Les années ont passé, les cheveux grisonnants, témoins de l'âge pris, je réfléchis à cette courte mais belle période que nous avons tous et toutes vécu. N'est ce

pas qu'elle était merveilleuse ?



## LE STADE.

*« Le temps qui passe emporte les peines et les plaisirs »*

Ma ville était d'abord le berceau de la révolution : rappelons une date : 8 mai 1945

Puis ensuite celui du sport ; deux disciplines dominaient : la Boxe et le Foot Ball. Pour mémoire le premier Président de la Fédération Algérienne de boxe s'appelait Abderrahmane Keddad, ancien champion d'Algérie, natif de Sétif.

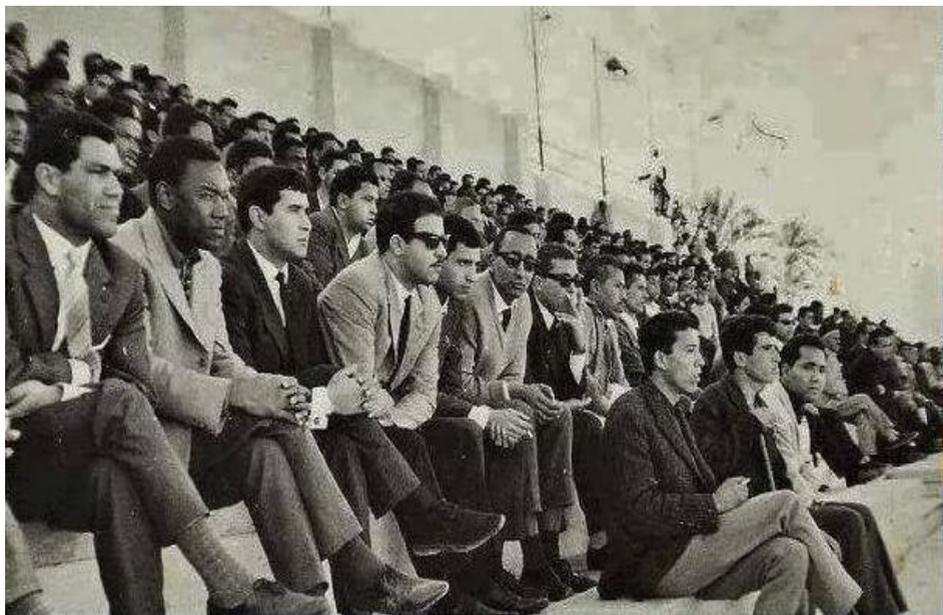
Le Foot Ball, c'est ma discipline préférée, celle qui a marqué mon enfance puis ma jeunesse.

C'est ainsi que dès l'âge de huit ou neuf ans, mon père, chauffeur de taxi, à l'instar d'autres parents, nous amenait mon frère et moi, au stade Mohamed Gassab, un stade mythique avec des tribunes immenses (c'étaient les yeux d'un gamin). Il subordonnait toutefois son accord aux résultats à l'école. Quel sens de l'éducation avaient nos parents !

La veille, soit le samedi, déjà nous nous préparions à cette fête. Notre mère veillait à ce qu'on aille bien habillés-toutes les mères en faisaient autant-Hommage à vous !

Fiers et heureux, nous nous rendions au stade distant de quelques centaines de mètres de notre domicile, et là, comble de joie, des camarades de classes et de quartiers s'y trouvaient eux aussi avec leurs parents. La communion était totale tant sur les gradins que sur le terrain entre joueurs.

Dans les gradins des tribunes et même dans la pelouse (2ème tribune), tous les spectateurs, toujours bien habillés suivaient le déroulement de la rencontre en silence, un silence entrecoupé par des applaudissements, consécutifs soit à un exploit technique, soit à une tape sur l'épaule à l'adversaire suite à un tackle appuyé. Oui le public appréciait ce genre de comportement.



Pas de vociférations, pas de hurlements, pas de mots injurieux n'étaient prononcés. N'étions nous pas en famille ?

Autour de l'enceinte, il n'y avait pas d'agents de force de l'ordre ; le seul qu'on ait vu, se trouvait à l'entrée principale. Leur présence était superflue : les supporters et les joueurs sont en or.

C'était la fête et nous, gamins nous nous y inscrivions dans ce cadre festif. Je me souviens d'un fait qui m'avait ravi : avant le début de la rencontre, des dirigeants du club recevant, avaient offert trois bouquets de fleurs à l'arbitre et à ses juges de touche. C'était l'accueil légendaire à Sétif. Le même

comportement devait également se passer dans d'autres stades, je présume.

Durant la rencontre, nous n'avions pas vu de joueurs discutant et gesticulant avec l'arbitre. Les entraîneurs des deux équipes, assis durant toute la rencontre, analysaient le match et n'avaient pas ces gestes irrespectueux envers le directeur du jeu, même lorsqu'il y avait faute. C'était cela l'exemple que donnait cette race d'entraîneurs et de joueurs. Ils le répétaient à chaque occasion : « *sans fautes, il n'y a pas de jeu* »

Messieurs, je dois dire fièrement que vous avez donné une très belle leçon de morale sportive, à nous gamins. Vous nous aviez montré la voie à suivre dorénavant. Comme j'aimerais, comme nous aimerions tous vous revoir et vous dire combien on vous admirait. Nous vous regrettons profondément.

Je me devais de citer mon ami, coéquipier dans l'équipe du lycée, mais adversaire dans l'équipe civile. Celui qui a marqué le football national par sa sportivité, celui qui a eu une carrière nationale et internationale exemplaire, celui qui, durant toute sa carrière, aucun carton jaune ne lui avait été infligé. Salhi Abdelhamid, c'est de lui qu'il s'agit. Quel bel exemple tu as donné Abdelhamid ! Si un musée sportif était créé en Algérie ton nom ou ton buste serait en bonne place. Ton ainé

Rachid Mekhloufi a le sien au musée de l'ASS Etienne. Les chaussures qu'il avait portées lors de la finale de la coupe de France où il avait marqué les deux buts de la victoire en 1968 contre Bordeaux, sont exposées. Bien plus, il a jusqu'à ce jour, deux places à vie au stade Geoffroi Guichard ainsi qu'une chambre d'Hôtel dans le même lieu. Quelle reconnaissance !

Rachid était une icône dans cette ville. Ce personnage faisait l'admiration de tous les sportifs algériens et français. Il jouait dans la meilleure équipe du championnat de France. Tous les compatriotes, étaient fiers de leur idole lorsqu'il pénétrait sur les terrains et surtout quand la presse étrangère faisait ses éloges, justifiés d'ailleurs. Mais la gloire ne dure qu'un temps. Aussi l'appel du devoir national le fit venir en Algérie, avec pour mission de constituer une équipe de football en rapport avec les Jeux Méditerranéens de 1975 ! Quatre mois lui ont suffi pour présenter la plus belle équipe d'Algérie, constituée de jeunes appelés du service national. Cette équipe remporta la médaille d'or. Nombreuses étaient les personnes parmi les millions de nos concitoyens, émues à l'intonation de Kassamen qui ont essuyé plusieurs larmes. Elles ressentaient ce sentiment de bravoure et de fierté que l'on ne pouvait avoir que lors de circonstances

pareilles, surtout qu'ils avaient battu l'équipe de France, super favorite, en finale.

Le plus grand mérite revenait à ses athlètes, humbles dans la vie et modestes dans le sport. Ils ne se contentaient que de leur maigre solde de l'armée, soit la bourse d'un étudiant .Ils étaient nationalistes et très disciplinés. La palme d'or devait être décernée à leur entraîneur et second père, Monsieur Mekhloufi Rachid. « Mes enfants », comme il aimait à le dire, lui vouaient le plus profond respect et la grande considération. Il le méritait amplement.

Néanmoins, nous pouvions affirmer sans nous tromper que, nombreux étaient les joueurs de toutes les régions d'Algérie qui ont eu le même comportement que celui de mon ami Abdelhamid : ils sont restés malheureusement dans l'anonymat et peut être même dans le dénouement. Ils avaient cette dignité qu'ont les Grands Sportifs. Ils se reconnaîtront !

Sur le chemin du retour, alors que nous nous apprêtions à rejoindre notre domicile, je posai une, puis deux puis trois questions naïves, à mon père :

--« Quelle activité professionnelle ont ces joueurs ?  
Sont- ils aisés financièrement ?comment s'entraînent-ils et où ?

*-Ce sont de simples fonctionnaires exerçant soit à l'hôpital, soit à la mairie ou bien ce ne sont que des journaliers qui arrivent difficilement à terminer les fins de mois. Ils étaient humbles tant dans la vie active que sportive.*

*Ils s'entraînent deux fois par semaine à raison de 3 h/j et pourtant ce sont des joueurs d'exception qui auraient pu monnayer leur talent sous d'autres cieux si...*

*- Vois-tu, mon fils ces hommes jouent pour les couleurs de leur club et pour leur ville et uniquement pour cela.*

Aujourd'hui, des décennies après, nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'ils étaient au-dessus de la mêlée. Ne méritaient-ils pas une distinction pour ce qu'ils ont produit sur tous les terrains de football ?

Et que dire de ces dirigeants, agissant sous le signe du bénévolat qui ont porté leurs clubs très haut, négligeant très souvent leur famille. C'était l'Amour du club qu'ils portaient dans leur cœur, sans plus. Les Présidents, quant à eux, incarnaient le Respect, l'Intégrité, la Morale, la Générosité. Présidents d'alors, vos portraits devraient être bien accrochés, avec la plus belle des légendes dans les locaux de vos anciens clubs.

Les entraîneurs, quant à eux, respectueux et respectables terminaient toujours leur saison sans la moindre remontrance, ni inquiétude sur leur avenir sportif. Ils travaillaient dans la sérénité, aucune pression n'était exercée sur eux, car et les présidents et les supporteurs avaient la même vision du sport et connaissaient par cœur cette charte :

**« Dans le sport, il y a un vainqueur et un vaincu. »**

Ces Présidents n'étaient pas obnubilés par les résultats immédiats.

Enfin, comment n'avoir pas de noble pensée et de haute gratitude envers les personnes qui gravitaient autour du club, toujours dans le cadre du bénévolat, et qui pouvaient être... Les gardes matériels, les kinés, les soigneurs, le secrétaire général ...Les supporteurs.

Tout cet encadrement, non seulement servait le sport mais contribuait à renforcer les liens d'amitié entre sportifs : ainsi, à chaque fin de rencontre, les vingt deux joueurs et leurs dirigeants se retrouvaient autour d'une collation offerte par l'équipe recevante et cette tradition s'est longtemps perpétuée. Ils donnaient un sens aux valeurs humaines qui doivent régir le citoyen de demain. Constantine, Annaba, Batna, Skikda et toutes les autres villes faisaient autant .Je ne saurais affirmer si cette coutume est d'actualités...J'aimerais.

## LES ILLUSTRÉS

« La bande dessinée, c'est comme le cinéma, même si c'est un cinéma de pauvres. »

Avoir entre les mains un illustré évoquait pour nous, adolescents, des moments d'évasion qui nous comblaient de joie. Une addiction pour ces bandes dessinées à tel point qu'à chaque fin de mois, l'argent de poche économisé jalousement était destiné à l'achat des illustrés ; rappelons nous : *Blek Le Roc*, *Miky Le Ranger*, *Kit Karson* , *Les Pieds Nickelés*, *Zembla* et autres *Tartine*, *Nevada*.etc...

Nous étions réglés comme une horloge ; chaque mois, nous nous rendions auprès des librairies pour choisir les numéros récemment parus, et nous pouvions également acheter, à bas prix d'autres illustrés aux abords des quatre cinémas de la ville. Les échanges étaient aussi courants. Ils s'effectuaient généralement au bas des escaliers de l'immeuble ou au seuil de la porte d'entrée, en cachette de nos parents.

Grace à ces "livres", notre langue d'enseignement, et notre orthographe furent améliorés et que dire de la maîtrise du français parlé.

Paradoxalement, cette lecture nous était interdite, et par les parents et par les maitres d'internat au lycée. Allez savoir pourquoi !

Cependant, espiègles, nous avons trouvé toutes les formules et les stratagèmes pour les lire en cachette. Nous avons toujours un illustré de "service " dans le cartable.

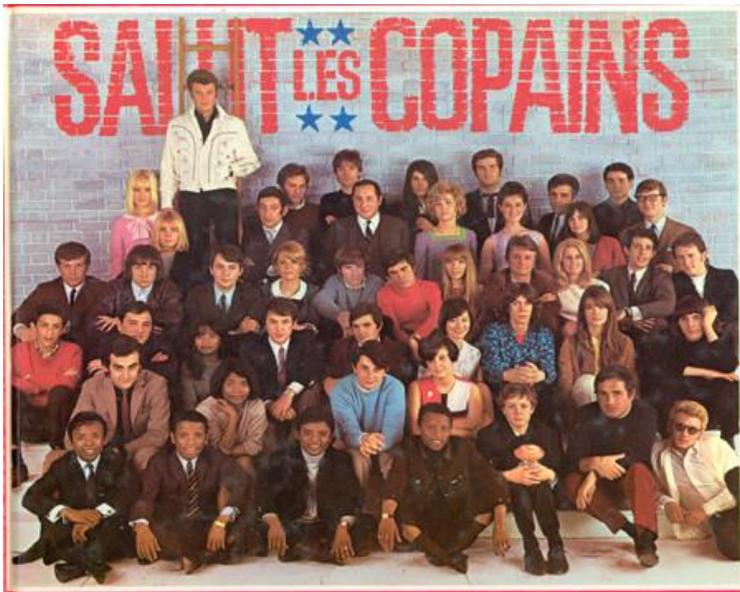
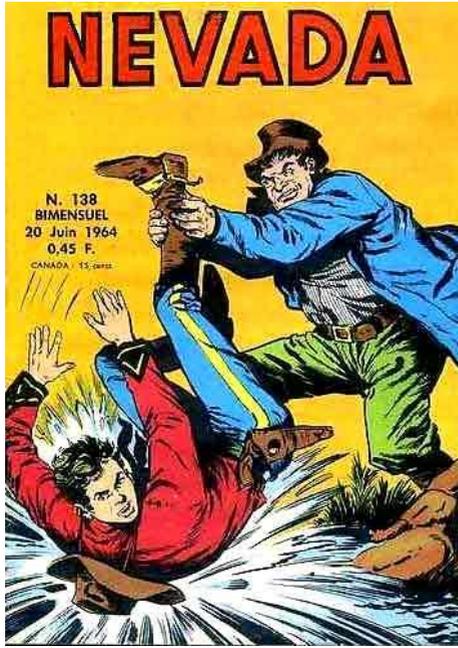
Aujourd'hui, qui n'aimerait pas avoir un '*Pieds Nickelés*' et reconnaître *Ribouldingue le gros barbu sympathique*, *Croquignol le grand et assez fin* et *Filochard le borgne* , entre les mains ou un '*Buck John*', histoire de dérouler un film vieux de cinquante années ?

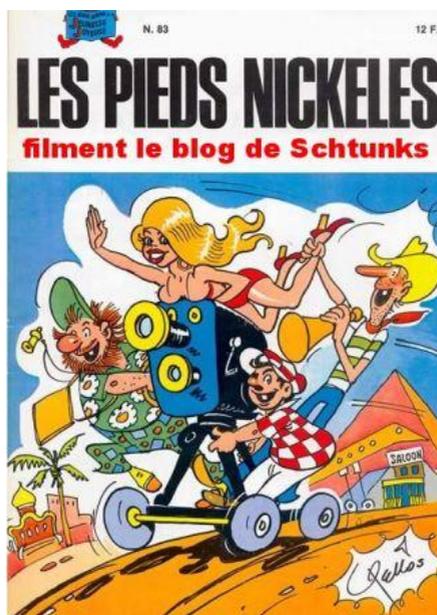
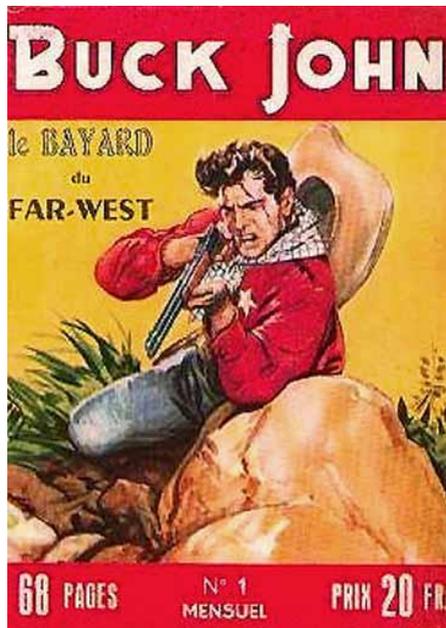
Quant aux fans de chanteurs, ils n'étaient pas en reste, ils avaient eux aussi leur magazine '*Salut les Copains*'. Le magazine publiait de nombreux reportages détaillés sur les faits et gestes de leurs idoles et sur le programme des concerts des jeunes chanteurs français en vogue.

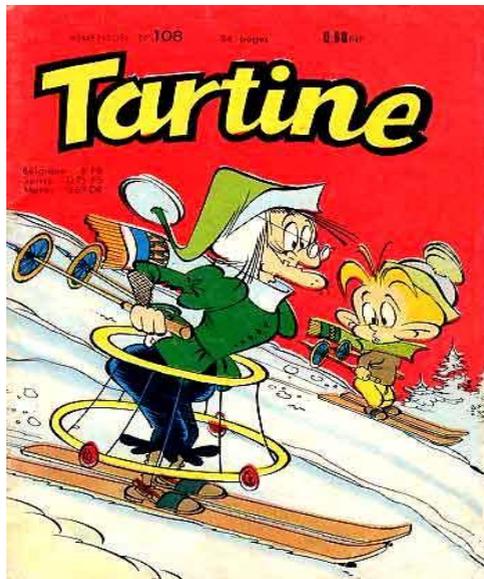
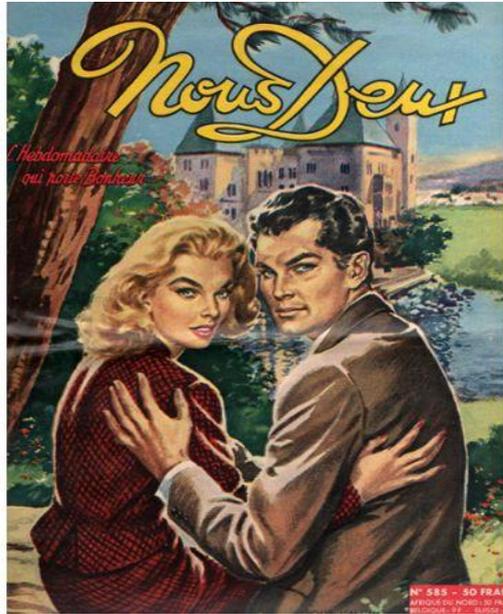
Les filles, et même les femmes quant à elles, avaient leur magazine préféré : « *Nous Deux* » qui présentait un roman film, agréable à suivre, puisqu'il y avait toujours une suite à ces histoires d'amour. Le magazine était spécialisé dans la publication d'histoires sentimentales sous forme de romans-photos. Il était également constitué d'une partie magazine féminin pratique (mode, beauté, cuisine, évasion...) qui contenait des conseils et astuces. Elles aussi, elles l'achetaient, ou se les échangeaient ;

certaines étaient abonnées et le recevaient à leur domicile. Les facteurs, connaissant les dates d'arrivée de ces magazines, amélioraient leur look, chemise blanche immaculée, chaussures bien cirées, casquette sur la tête et surtout parfum dernier cri .N'allaient ils pas remettre ces revues, en mains propres à une gente féminine, et surtout nombreuse ? Ainsi les rêves passaient par là. Ces sympathiques postiers, jamais ils n'avaient été aussi appréciés que durant cette période.

La fin de l'année était aussi une occasion pour tous les facteurs d'Algérie de recevoir des étrennes en échange des calendriers '*almanach*' que la Poste éditait. Cela permettait à ces dévoués fonctionnaires d'arrondir leurs fins de mois. Pratiquement, dans tous les domiciles on trouvait ce beau calendrier accroché sur un mur.







463

# BLEK

LES ALBUMS DU GRAND

MENSUEL JUILLET 1989 10,00 F.r. SUISSE: 3,00 F.S.

ISSN 0750 - 1242

## ALMANACH DES P.T.T.

RETOUR DE CHASSE

JANVIER	FEBVIER	MARS
1 19	1 20	1 21
2 20	2 21	2 22
3 21	3 22	3 23
4 22	4 23	4 24
5 23	5 24	5 25
6 24	6 25	6 26
7 25	7 26	7 27
8 26	8 27	8 28
9 27	9 28	9 29
10 28	10 29	10 30
11 29	11 30	
12 30		

JUILLET	AOUT	SEPTEMBRE
1 1	1 1	1 1
2 2	2 2	2 2
3 3	3 3	3 3
4 4	4 4	4 4
5 5	5 5	5 5
6 6	6 6	6 6
7 7	7 7	7 7
8 8	8 8	8 8
9 9	9 9	9 9
10 10	10 10	10 10
11 11	11 11	11 11
12 12	12 12	12 12
13 13	13 13	13 13
14 14	14 14	14 14
15 15	15 15	15 15
16 16	16 16	16 16
17 17	17 17	17 17
18 18	18 18	18 18
19 19	19 19	19 19
20 20	20 20	20 20
21 21	21 21	21 21
22 22	22 22	22 22
23 23	23 23	23 23
24 24	24 24	24 24
25 25	25 25	25 25
26 26	26 26	26 26
27 27	27 27	27 27
28 28	28 28	28 28
29 29	29 29	29 29
30 30	30 30	30 30
31 31		

1965	1965
1 1	1 1
2 2	2 2
3 3	3 3
4 4	4 4
5 5	5 5
6 6	6 6
7 7	7 7
8 8	8 8
9 9	9 9
10 10	10 10
11 11	11 11
12 12	12 12
13 13	13 13
14 14	14 14
15 15	15 15
16 16	16 16
17 17	17 17
18 18	18 18
19 19	19 19
20 20	20 20
21 21	21 21
22 22	22 22
23 23	23 23
24 24	24 24
25 25	25 25
26 26	26 26
27 27	27 27
28 28	28 28
29 29	29 29
30 30	30 30
31 31	31 31

AVRIL	MAI	JUIN
1 1	1 1	1 1
2 2	2 2	2 2
3 3	3 3	3 3
4 4	4 4	4 4
5 5	5 5	5 5
6 6	6 6	6 6
7 7	7 7	7 7
8 8	8 8	8 8
9 9	9 9	9 9
10 10	10 10	10 10
11 11	11 11	11 11
12 12	12 12	12 12
13 13	13 13	13 13
14 14	14 14	14 14
15 15	15 15	15 15
16 16	16 16	16 16
17 17	17 17	17 17
18 18	18 18	18 18
19 19	19 19	19 19
20 20	20 20	20 20
21 21	21 21	21 21
22 22	22 22	22 22
23 23	23 23	23 23
24 24	24 24	24 24
25 25	25 25	25 25
26 26	26 26	26 26
27 27	27 27	27 27
28 28	28 28	28 28
29 29	29 29	29 29
30 30	30 30	30 30
31 31		

OCTOBRE	NOVEMBRE	DECEMBRE
1 1	1 1	1 1
2 2	2 2	2 2
3 3	3 3	3 3
4 4	4 4	4 4
5 5	5 5	5 5
6 6	6 6	6 6
7 7	7 7	7 7
8 8	8 8	8 8
9 9	9 9	9 9
10 10	10 10	10 10
11 11	11 11	11 11
12 12	12 12	12 12
13 13	13 13	13 13
14 14	14 14	14 14
15 15	15 15	15 15
16 16	16 16	16 16
17 17	17 17	17 17
18 18	18 18	18 18
19 19	19 19	19 19
20 20	20 20	20 20
21 21	21 21	21 21
22 22	22 22	22 22
23 23	23 23	23 23
24 24	24 24	24 24
25 25	25 25	25 25
26 26	26 26	26 26
27 27	27 27	27 27
28 28	28 28	28 28
29 29	29 29	29 29
30 30	30 30	30 30
31 31		

## ESCAPADE

*"Partir n'est plus un luxe réservé aux autres. C'est juste une expérience extraordinaire."*

Eté 1965. Sétif suffoquait sous la chaleur. Nous étions en vacances.

Le Président du club dans lequel j'ai évolué depuis la catégorie minime, feu M. Bousdira Tahar, originaire de Taher, dentiste de profession, a organisé pour nous, une excursion à Jijel, distante de Sétif d'une centaine de km. Pourquoi Jijel ? Nous ne voulions pas le savoir, peut être parce que beaucoup d'entre nous n'ont jamais vu la mer et je m'inscrivais dans cette catégorie.

Et c'était ainsi que deux cars de couleur bleue, appartenant à Ait Chaallal, flambants neufs nous transportaient vers cette destination inconnue pour nous, mais tellement exaltante.

L'ambiance était bon enfant et nous nous souvenions, avant d'entrer dans cette ville, une ligne droite de plusieurs kilomètres s'étalait devant nous. Cette route était ombragée sur toute cette distance par deux allées parallèles d'arbres centenaires qui la rendaient majestueuse. C'était le village de CAVALLO. Quelle image féérique ! Les habitants de cette localité

devaient être fiers de ce que la nature et les Hommes leur ont donnés.

Nous aurions aimé que cette ligne droite ne s'arrêtât pas. Elle faisait l'orgueil des habitants de ce village.

Nous voilà arrivés à Jijel. Direction, la plage. Tout excités et ébahis, nous descendions des cars, les serviettes sous le bras.

Pour la première fois de notre enfance, nous voyions cet immense espace de sable d'une couleur rougeâtre. Cette plage avait pour nom : la plage rouge.

Telle une photo, ce beau paysage s'est arrêté dans le temps pour rester à jamais incrusté dans ma mémoire. Elle y restera jusqu'au crépuscule de ma vie,-je le dirais à la fin de ce modeste recueil-

Toute l'étendue de la plage était d'une propreté irréprochable ; pas un détritius, pas un papier, pas même un mégot.

L'eau était d'une limpidité extraordinaire, on y voyait des poissons nager au bord.

Des familles étaient installées sous des parasols, des filles en bikini jouaient au volley Ball, des garçons en maillots s'exerçaient aux différents plongeurs, histoire de séduction je présume. Il y avait également

beaucoup d'étrangers .C'était une véritable harmonie sociale.

Le silence de cet environnement ô combien envoûtant, était brisé par nos rires de gamins joyeux ou par le bruit des vagues. Les estivants n'élevaient jamais la voix même lorsqu'il fallait ramener un enfant qui s'était éloigné. Une symbiose était totale entre eux.



La plage rouge à Jijel

Le soleil était à son zénith.celà voulait dire que l'heure du déjeuner approchait .Nous avons faim, l'air marin a accentué notre appétit.

Assis sur le sable, nous "dégustions" les casse-croustes déjà préparés. D'un œil furtif, nous regardions autour de nous. Tout le monde faisait de même. On entendait des airs de guitare et on sentait une odeur de grillade. C'étaient de jeunes campeurs qui passaient leurs vacances ensemble.

Au crépuscule, alors que le soleil allait nous quitter, le rappel des troupes se faisait entendre : c'était la voix de notre entraîneur que nous avons toujours considéré comme un second père tant il était aux petits soins avec nous. Il avait pour nom : Senoussaoui Boualem. Quelle race d'éducateurs ! Le rivage commençait par se "vider". Nous étions les derniers à le quitter.

Un dernier regard à cette plage comme pour lui dire « *merci de nous avoir permis de goûter aux joies et délices de la mer* ».

En bons observateurs, nous constatons que la plage était comme nous l'avions trouvée le matin, c'est-à-dire aussi nette. Nous étions agréablement surpris, et spontanément nous avons eu tout de suite une pensée envers notre maîtresse de l'école primaire qui insistait sur la propreté.

Nous avons l'impression que cet endroit paradisiaque n'avait pas été occupé. Non ce n'était pas le passage des agents municipaux de la ville, c'était tout

simplement ces "locataires" d'un jour qui se chargeaient du nettoyage.

Merci chers jijéliens et jijéliennes d'avoir donné une leçon de civisme. C'était la marque du citoyen(ne) aimant tout simplement sa ville. Ce jour, chers citoyens(nes), nous vous avons aimés.

Personnellement, si j'étais administrateur de cette charmante ville, j'aurais décerné la médaille d'or du civisme- et au fait, pourquoi elle n'a pas été instaurée- ?, car en quittant Tijel, j'avais remarqué que ses rues et trottoirs étaient lavés avec le plus grand soin.

Comment pourrions-nous oublier cette belle ville côtière qui nous avait permis d'avoir passé notre première et plus belle journée au bord de l'eau ? Une autre agréable surprise nous attendait : avant de prendre la route, nous avons fait une ultime halte au « *Casino* ». C'était un hôtel- restaurant qui faisait face à la mer ; distant de l'eau de moins de cent mètres, l'hôtel était magnifique dans sa conception architecturale, le génie Humain étant passé par là. L'entretien de ce patrimoine était conforme aux règles internationales du tourisme .Bien avant la période estivale, il affichait déjà complet, c'est dire...



Nos camarades (internes) du lycée originaires de Jijel, fiers de leur ville nous le faisaient savoir en citant les nombreuses plages qui faisaient sa réputation.

De retour de notre bref mais agréable séjour, j'adressai au nom de tous mes copains, une lettre de remerciements à notre cher Président de club. C'était cela aussi la politesse, toujours apprise à l'école primaire lors des leçons de morale savamment enseignées. Ces leçons d'instruction civique et éducatives nous ont servis dans notre développement au sein de la société .Chers maitres et maitresses,

vous nous aviez enseigné les bonnes manières et nous les avions en nous.

Quelques jours plus tard, ayant goûté aux délices de la mer, avec l'assentiment de nos parents, nous décidions, trois copains et moi de nous rendre, cette fois ci à Bejaïa, ville distante à peine d'une centaine de kilomètres, pour les joies de la mer et pour voir une rencontre de football sur un terrain gazonné .Quel programme !

C'était en 2CV que nous firent le voyage, avec un conducteur des plus attachants, celui que tous les anciens élèves du lycée, connaissaient, celui qui avait passé plus de quarante ans au lycée et que nous aimions tous :Douadi Saadna, dit Nevada.

Sur la route, traversant le village de Kherrata, ville martyre en 1945, nous voyions des singes adultes avec leurs petits, descendus des montagnes environnantes sur le bord de la route qui attendaient sûrement quelques friandises de la part des automobilistes. Tichy était la plage la plus proche.



Sur les gorges de Kherrata

Arrivés, nous avons l'impression d'avoir déjà vu ce paysage quelques jours auparavant.

En effet, c'était une plage aussi propre que celle de Jijel, son eau limpide nous incitait à plonger.

Comme à Jijel, les familles à Béjaïa, coulaient des heures heureuses sous des parasols. Les filles, comme à Jijel portaient des bikinis et la couleur de leur peau bronzée leur donnait plus de beauté. Quelles étaient belles ces créatures venues de Yemma Gouraya ! Dans tous les cas, elles ne laissaient personne indifférent. Des regards à la fois discrets et admiratifs étaient

lancés, mais jamais l'agressivité verbale n'était présente.

Un écriteau placé à l'entrée de la plage interdisait la pratique du football sur le sable. Par contre, la municipalité avait aménagé un terrain de volley Ball et les filles s'y adonnaient à cœur joie.



J'ai su un peu plus tard, le secret de la réussite des filles de Bejaia dans cette discipline. Elles étaient championnes d'Algérie plusieurs années de suite .Quel bel exemple vous donniez ! Le mérite revenait également aux parents qui voyaient d'un très bon œil la

pratique sportive et les nombreux éducateurs qui se sont succédés. Comme j'aurai aimé que cet exemple serve de leçon !

Dans cette magnifique plage, seuls les onomatopées et cris (agréables) étaient entendus.

Arrivés en ville, avant de nous rendre au stade, nous nous attablions sur une de ces nombreuses terrasses .Toutes les tables qu'entouraient des chaises en osier, étaient ombragées par des parasols aux couleurs identiques ; la clarté du jour et les tenues estivales, rendaient l'environnement plus chatoyant..

Notre regard s'était attardé sur une affiche apposée sur la porte de ce café .Nous lisions : « *au stade Benalouache à 14heures, fête du football entre le MOBéjaia et la JSMBéjaia* ». C'était un derby entre deux équipes d'une même ville, adversaires sur le terrain mais amis en dehors .Quelle aubaine pour nous ! Le match et la fête

Arrivés au stade, billets d'entrée en main, nous découvrîmes pour la première fois, un terrain vert cerné de tribunes colorées .Comme à Sétif, des enfants accompagnés de leurs parents se trouvaient assis sagement dans les tribunes. Comme à Sétif, ces gamins et ces adultes étaient bien habillés. Ils suivaient la rencontre dans un silence de cathédrale, quelquefois entrecoupé par des ovations.

Décidemment, les villes d'Algérie dans le domaine sportif se ressemblaient.

L'entrée des deux équipes était précédée de chants et de danses rythmiques dans les gradins. Quelle ambiance ! Saadna Douadi, notre aîné, lui qui avait sillonné beaucoup de villes et vu autant de stades, nous disait qu'à chaque rencontre de football,- et c'était une tradition-, il y avait un échange de fanions et de bouquets de fleurs entre les deux capitaines.

Ainsi, comme annoncé et écrit sur les affiches, c'était la fête à Béjaïa. La rencontre s'était déroulée dans un total Fair- Play. Les supporters des deux clubs commentaient à la sortie le déroulement de la partie sans plus, d'autant plus qu'il n'y avait pas de vainqueur ce jour. Enfants de Bejaia, Adultes de Bejaia, vous étiez magnifiques .Nous gardions mes camarades et moi-même le meilleur des souvenirs et nous avons promis de revenir de nouveau dans votre ville si attachante et jouer sur ce terrain gazonné pour la première fois.

Les deux promesses ont été tenues.

Au retour, notre accompagnateur nous affirmait que dans tous les stades d'Algérie, il y avait ces traditions basées sur le respect d'autrui,

Un regret, cependant : il n'y avait pas de moyens audio visuels pour immortaliser ces ambiances festives et sur les terrains et dans les tribunes.

Nous aurions voulu les visualiser avec nos enfants et petits enfants et leur dire pédagogiquement que *«Pour faire un bon vainqueur il faut être bon perdant»*

Mais nous les avions en nous.

Par associations d'idées, nous nous souvenions alors que nous étions cadets dans l'équipe de football, juste avant d'entamer la saison sportive, il y avait des discussions animées par les éducateurs des différentes catégories. Tous avaient le même contenu de leurs discours, basés sur le respect et la sportivité qui devait être la nôtre durant tout le parcours sportif.

Ainsi, ils nous réunissaient dans les vestiaires, en présence du Président du club et là, nous écoutions attentivement les leçons de morale, déjà enseignées à l'école primaire mais ô combien complémentaires.

Je cite : *«d'abord et avant tout, les chaussures doivent être cirées ; ensuite lorsque vous pénétrez sur le terrain, sachez que vous allez pratiquer un sport, sans plus. Donc :*

*--respect envers vos adversaires d'un jour qui peuvent être vos amis plus tard*

*--aucun geste, ni remarque envers l'arbitre*

*--à la fin de la partie, serrez les mains et/ou accolades de vos adversaires*

*-- saluez l'arbitre et ses juges de touche*

Bien sûr, si l'une de ces consignes n'était pas respectée, le match suivant, on le regarderait à partir des tribunes. On aimait trop ce jeu pour se risquer...

Nous restions reconnaissants envers tous les éducateurs -et non entraîneurs-qui nous ont éduqués sportivement et nous ont permis d'avoir une évolution normale dans la vie. Certes, ils n'avaient pas de diplômes, mais ils compensaient cette "lacune" par le sens psychopédagogique inné. Ils faisaient leur travail par amour aux couleurs de leur club et par ce besoin de contribuer à l'éclosion de talents de joueurs. D'ailleurs, ils sillonnaient les terrains vagues dans le but de dénicher quelques talents. En somme, des recruteurs cachés et ... bénévoles

Nous restions persuadés que cet exemple était courant dans tous les clubs d'alors.

Que tous les éducateurs et éducatrices qui se reconnaissent trouvent là toute la gratitude des sportifs de notre génération.

J'ouvrais une digression, amis lecteurs, pour évoquer une anecdote que beaucoup de sportifs ont entendue sur la chaîne d'une radio. Une équipe de football de l'Est Algérien avait perdu une rencontre de championnat sur son terrain. Cette équipe était dirigée par un entraîneur étranger (ancien footballeur professionnel, bardé de diplômes, ayant entraîné plusieurs équipes professionnelles,) en somme possédant un CV des plus complets. Le président de cette équipe qui n'a, je pense jamais joué au football, a, toute honte bue affirmé, je cite :

*« J'ai demandé à l'entraîneur de jouer le 4 4 2, avec une défense en ligne .Il ne m'a pas écouté .Il a appliqué son propre schéma tactique soit le 5 3 2....Je vais le virer. »*

Ce qui fut fait ...sans préavis. Peut-on faire des commentaires ?

Aurions-nous entendu ce genre de baliverne de la part de Présidents jadis ?

## LA PARTANCE

**« On ne peut jamais tourner une page de sa vie sans que s'y accroche une certaine nostalgie. »**

J'avais dix huit ans lorsque j'ai dû quitter la ville qui m'a vu naître, celle là même à laquelle tant de souvenirs m'attachent

Je quittais mon lycée, ce lycée mythique qui a vu défiler des milliers d'élèves depuis 1873, date de sa construction. J'ai côtoyé durant sept ans des camarades venus de divers horizons. BBA, Bejaia, Jijel, M'sila, Batna, Biskra...Ces villes étaient dignement représentées. Une amitié sincère et durable -puisque nous nous revoions des décennies plus tard à la faveur de manifestations organisées par l'Association des Anciens Élèves .De cet établissement, nous étions sortis, formés, éduqués et cultivés. Tout le mérite revenait à ces nombreux professeurs-algériens et étrangers- que nous avons eus et qui ont été d'un apport considérable dans notre développement. Nous avons tous le souvenir de cette catégorie de professeurs qui étaient d'une compétence inégalable, faisant preuve d'une psychologie à toute épreuve et d'une ponctualité exemplaire .Qui pouvait se remémorer un simple retard, une quelconque défection ou absence ? Même, malades ils assuraient leurs présences. Leurs cours magistraux étaient suivis

dans un long silence ; d'une part parce qu'il n'y avait pas d'improvisation -leurs cours étaient soigneusement préparés -, ensuite leur méthode d'enseigner ne nous permettait nullement une quelconque agitation en classe. Ne dit-on pas que les plus grandes leçons n'étaient pas tirées d'un livre mais d'un enseignant tels que ceux que nous avons eus ? Aujourd'hui, je leur rends un vibrant hommage, car sans eux, je n'aurais pas pu griffonner ce petit recueil en langue française. Ils ont participé à la construction de mon parcours professionnel et personnel.

Un grand MERCI pour avoir pris le temps de nous aider au cours de ces années de lycéens et de nous avoir accompagnés dans la maîtrise de nos connaissances ; de même que j'ai beaucoup de gratitude et de reconnaissance envers les fonctionnaires de ce lycée, ceux là qui nous ont servis alors que nous étions lycéens, chacun et chacune dans leur domaine (intendants, lingères, cuisiniers, serveurs, laborantins, factotums ...) L'établissement avait plus de neuf cents élèves en internat. Combien de repas étaient confectionnés quotidiennement, combien de pantalons et chemises à laver puis à repasser, combien de tâches préparatoires aux exercices de travaux pratiques en sciences ont été réalisées ? ...la liste était longue. Tous les qualificatifs que l'on pourrait utiliser à leur égard restaient insuffisants.



Le lycée Kérouani

Mes camarades, surtout les internes, devaient se souvenir des nombreuses nuitées dans les différents dortoirs où même après l'extinction des lumières, ils continuaient à jouer aux cartes ou à se raconter des blagues, des repas pris au réfectoire dans le brouhaha dont seuls les élèves affamés pouvaient le créer, des privations de sortie qui leur avaient été infligées et qui les rendaient râleurs surtout lorsqu'un rendez vous était programmé avec leur dulcinée. Là aussi, la liste devenait longue... Rappelons-nous : tous les proviseurs qui se sont succédés. Ils avaient tous,

géré d'une main de maître l'établissement. Ils avaient tous à leur manière, incarné la morale, le respect et la discipline. Lorsqu'ils descendaient de leur bureau et ce n'était pas coutumier, pour une tournée dans les cinq cours qui composaient le lycée, le silence devenait total. C'est l'estampille des Grands Hommes qui ont marqué de leur empreinte et le lycée en particulier et le système éducatif en général. Il ne fallait surtout pas oublier les élèves, qui par leur discipline, ont marqué leur temps. Tous les anciens lycéens disent à ces véritables chefs d'établissement: Gratitude et considération pour ce que vous avez donné pour ce secteur vital.

Tous les coins de ce lycée rappelaient à nous tous, des souvenirs, des anecdotes que l'on a plaisir à raconter aujourd'hui. Externes autant qu'internes, nous pouvions dire que nous y avons passé la plus merveilleuse période de notre vie. Nous étions certains que tous les anciens élèves, disaient et pensaient pareillement. Dans cet antre du savoir et dans d'autres aussi prestigieux dans notre Algérie, nous pouvions, tout en poursuivant nos études, nous adonner à tous les hobbies: sports collectifs et individuels, théâtre, musique, dessin...On faisait même de l'escrime. Des excursions étaient également organisées chaque bimestre. Un orchestre mixte composé de jeunes élèves talentueux des deux

principaux lycées de Sétif nous gratifiait de mini concert à la veille des vacances. Tous les mois, un ciné club était programmé au cinéma "*Le Colisée*" où garçons et filles se retrouvaient et commentaient le film sous la direction d'un professeur. Le niveau était élevé. Même l'orchestre andalou dirigé par feu Saddek El Béjaoui s'était produit dans le lycée. La manifestation avait lieu dans le gymnase. Nous ne pouvions qu'être reconnaissants !

Ce lycée, je l'ai dans notre cœur pour ce qu'il m'a donné, comme j'ai dans ma mémoire les nombreux camarades avec qui j'ai partagé les meilleurs souvenirs, que nous évoquons à souhait à chaque occasion. Je pense aussi à tous ceux et celles qui nous ont quittés prématurément. Leur visage, leurs gestes, leurs paroles sonnent encore dans notre mémoire. Tous les anciens élèves, aujourd'hui, les cheveux grisonnants et quelques rides en plus, se joignent à moi pour leur rendre le plus émouvant hommage. Pour ma part, je leur dédie ce modeste recueil.

Je quittais les terrains vagues (une belle évocation) dans lesquels j'avais appris à jouer au football, comme d'ailleurs, tous les enfants d'Algérie. Nous nous retrouvions en bande, non pour tenir les murs mais bien pour profiter des espaces libres qui s'offraient encore à nous. On les nommait alors : « terrains vagues ! », l'appétit des promoteurs n'avait pas tout

investi. Nous ne savions pas qu'il nous fallait profiter de ces dernières années de quiétude : les constructions iraient sûrement grand train, le béton mangerait bien vite ces merveilleux terrains de jeu. Ce furent des parties interminables entre "équipes" de différents quartiers. Des heures de dépenses physiques, de courses folles, de parties endiablées. Nous étions tour à tour *Pelé, Kopa, Di Stéfano, Garincha...* Nous jouions par tous les temps. Les buts étaient constitués de grosses pierres délimitées. Il n'y avait pas d'arbitre, encore moins de hors jeu. Très souvent, nous achevions les parties, les chaussures quelque peu déchirées, des plaies sur les genoux ; nous appréhendions le courroux du père, mais qu'importait, la passion prenait le dessus.

Après épuisement, le souffle coupé, la sueur en sus et le ventre creux, l'on s'acheminait vers Ain Droudj ou Ain Fouara pour se désaltérer, se débarbouiller, laver et panser nos blessures.

Nous buvions jusqu'à satiété, car cette eau avait un gout suave. Je dois cependant affirmer que nous, adolescents, jamais, au grand jamais, il ne nous est venu à l'idée de monter sur cette statue qui symbolise Sétif. C'était le serment donné par nos aïeux. Cette statue, nous la respectons tout simplement et pourtant il n'y avait aux abords, ni agent de police, ni gardien pour ne nous en empêcher : nous avions tous un

dénominateur commun : **nous étions éduqués**. Les parents nous éduquaient, la rue nous éduquait, les personnes âgées nous éduquaient, le maître, à l'école primaire complétait cette noble "action".

Autre fait, les femmes, munies d'une éponge et d'un seau, lavaient cette statue en douceur de peur de l'égratigner. Tel était le comportement des uns et des autres envers ce symbole.

*« L'éducation, c'est la famille qui la donne, l'Instruction, c'est l'Etat qui la doit (Victor Hugo) ».*

Un autre exemple parmi tant d'autres, qui méritait d'être narré : durant toute mon enfance et adolescence-les camarades sétifiens ne me démentiront pas- je n'ai pas vu de baguettes de pain ou même de croutons jetés çà et là. Le gaspillage était banni dans tous les foyers même lorsque le pain est fait à la maison. Nos mères savaient cela .Avec les restes, elles pouvaient préparer la sfiria, le pain perdu ou tout simplement la tchakhchoukha . Nos parents étaient pédagogues sans le savoir .Ils nous répétaient à chaque occasion : *« ce pain a été gagné à la sueur de nos fronts, donc ne le gaspillez pas »* Ils nous ont inculqués cette morale bienfaitrice qui nous a suivie.

Je quittais mes coéquipiers de l'USMS, doyenne des équipes de Sétif dans laquelle ont évolué les Mekhloufi , Kermali, Arribi , Chellal, Chamana et bien

d'autres encore. C'était un club omnisports et formateur. Plusieurs équipes féminines avaient leur championnat. L'ossature de l'équipe de basket ball du lycée de jeunes filles était composée de filles licenciées à l'USMS.

Quand elles s'entraînaient au Jardin des Sports, revêtues du maillot grenat et blanc, beaucoup de connaisseurs et d'admirateurs se pressaient autour du terrain.

Nous avons passé ensemble des moments inoubliables, de joie lors des victoires et de tristesse passagère après une défaite. Nous avions,- tous les joueurs de l'époque le confirment-comme repas avant match, un casse croute (pain et fromage ou sardines à l'huile) et une bouteille de limonade. Mais les prouesses suivaient sur les terrains car nous jouions libérés et suivant notre instinct sans tactique de jeu. Le Fair Play l'emportait toujours. Une pensée pour Hassen Touati, le joueur le plus gentil de la bande. Quelque soient les stades où nous avons évolué (Sefouhi de Batna, Benabdelmalek de Constantine, Lauriers Roses de Annaba), nous avons toujours eu le même accueil chaleureux. Je me souviens qu' à l'occasion d'un match entre l'USMS et le MC Saida, les dirigeants de cette belle ville ont offert à chacun des joueurs sétifiens ...un tapis. Plusieurs décennies sont passées, ce geste

n'a pas été et ne sera pas oublié. Quelle générosité ont eue ces nobles dirigeants !

Je quittais le stade mythique Md Gassab ; ce stade dont le terrain en tuf, entretenu depuis des lustres par deux agents municipaux hors pair qui le considéraient comme un bien familial. Ils y mettaient tout leur cœur dans le travail, (traçage des lignes à la chaux qu'ils préparaient eux mêmes, pose des filets puis leur retrait hebdomadairement, gardiennage). Ces personnages ont marqué la ville de Sétif : le premier Benaouda Ali dit Layasse, celui qui avait fondé l'ESS en 1958 et le second Ammi Brahim. Ils avaient passé, chacun près de cinquante années dans ce stade. Ils méritaient qu'on leur érigeât une stèle pour tous les services rendus au foot Ball en particulier et à la ville de Sétif en général.

Ce terrain, foulé par toutes les équipes d'Algérie, et par tous les temps, là où j'ai fait mes premiers pas de footballeur en tenue grenat et blanche, reste pour moi le Nou Camp.

Je quittais mes copains, et ils étaient nombreux avec qui nous avons partagé des aventures extraordinaires comme par exemple la chasse des oiseaux avec les tire boulettes, les pièges, la glue, (les chardonnerets ainsi que les rouge gorges étaient nos oiseaux "préférés"), les randonnées pédestres jusqu'à Fermatou, la

cueillette des fruits du micocoulier (kikem), le reboisement de la forêt de Mesloug avec mes camarades du lycée. Nous sommes fiers aujourd'hui de constater que cette forêt demeure un espace récréatif pour beaucoup de familles.



Nous étions également créatifs dans tous les jeux individuels ou collectifs. Nous étions ingénieux : Rappelons nous les planches en bois surmontées par des roulements à bille que l'on fabriquait avec comme seuls outils une scie, des clous et un marteau. Nous partions pour des "randonnées" en carriole. Je comprends avec le recul du temps le "calvaire" que nous infligions aux voisins. Assis sur la planche, conduite avec les mains ou les pieds c'est selon, nos dérapages plus ou moins contrôlés nous propulsaient sur l'asphalte causant des plaies sur nos genoux ; ce qui ne nous empêchait pas de remonter le plus vite possible pour une autre descente toute aussi risquée.



Certains copains pratiquaient la course au cerceau (jante métallique d'un vieux vélo récupéré quelque part) que l'on poussait en le guidant avec un bâton. C'étaient des courses effrénées qui pouvaient durer jusqu'à épuisement...

D'autres encore jouaient aux noyaux d'abricots. Les plus adroits dans les gestes repartaient avec des sacs pleins de ces noyaux. Que faisaient ils avec ?

Les jeunes adolescentes, elles s'amusaient avec un cerceau très léger aux couleurs multiples qu'on appelait le "*hula hoop*". Le jeu consistait à faire tourner le cerceau autour de la taille. On avait beaucoup de plaisir à les voir ainsi se déhancher.



Elles étaient gracieuses. A celles qui le gardaient le plus longtemps sous l'œil amusé et admiratif des passants applaudissant les meilleures. Bien sûr, elles concouraient entre elles.

Je quittais les filles,- la plupart fréquentaient le lycée d'à côté-, que j'ai côtoyées en camarades, puis aimées d'une façon platonique. Elles restaient toutes nos premières fiancées ...lorsque l'on est adolescents, tous les rêves étaient permis ...Que de billets doux, que de poèmes ont été écrits en classe ou à la maison ! Verlaine, Hugo, Eluard, Rousseau ont été nos inspireurs.

Je quittais les endroits qui ont marqué mon enfance : je les citais au gré des souvenirs qui me revenaient instantanément : je pensai à ce marchand de marrons qui installait son stand près du lycée. Les hirondelles

annonçaient le printemps, Lui, Tayeb de son prénom, boxeur dans un club, prévenait la chute des températures et du raccourcissement des jours. L'hiver était là. Son attirail comprenait un foyer au charbon de bois couvert par une sorte de grand poêle, percée de trous bien sûr pour le grillage. A coté, un sac de jute très épais pour contenir les châtaignes grillées afin qu'elles ne refroidissent pas. Tayeb n'avait pas besoin de crier « *chauds les marrons chauds* », car malicieux, il avait choisi un endroit stratégique pour le commerce qu'il faisait, c'était près du lycée, donc au centre ville. Tous les lycéens et lycéennes avaient leur cornet qu'ils s'empressaient de mettre dans les poches pour se réchauffer les mains. Les retardataires du jour devaient patienter pour encore quelques heures avant d'être servis.

Tayeb savait aussi exploiter les saisons, L'hiver les marrons, l'été les figues de Barbarie, le printemps les graines de potirons salées et l'automne les amandes salées et cacahuètes. On le trouvait également près des cinémas vendant ses pâtés au fromage et caldés aux anchois. C'est comme cela qu'il gagnait sa vie à l'instar d'autres. Malgré sa situation sociale difficile, il était généreux car il lui arrivait de nous vendre à crédit.



Notre pensée allait également au marchand de glace ambulant qui sillonnait les quartiers dans son triporteur aux couleurs multiples. Il utilisait un mini klaxon à poire qu'il actionnait au gré de son humeur. Qui n'a pas acheté au moins une fois ses glaces ? Il avait cette technique qui consistait à mettre la glace entre deux gaufres. Elles étaient délicieuses et pas chères.

On pouvait pareillement repérer les marchands de maïs, assis le long des barrières du Jardin des Sports .Nos narines étaient chatouillées par l'odeur du maïs grillé sur de semblants barbecues et on se permettait d'en acheter plusieurs à la fois tellement ils étaient bons. Adolescents, les limites culinaires et leurs conséquences nous importaient peu.



Hachani le marchand de pois chiches et de fèves cuits à la vapeur, dans sa place habituelle, près du marché couvert était le plus jovial, toujours souriant malgré sa situation sociale précaire .Il nous servait ses féculents dans des cornets déjà préparés en y saupoudrant le cumin pour une meilleure saveur.

La Potinière, située en plein centre ville avec sa terrasse et ses chaises en osier était un endroit magique; que de fois cet établissement fut le théâtre d'évènements heureux lorsque des soirées étaient organisées dans son entresol jusqu'à l'aube ou lorsqu'une naissance ou baptême était prévu. Nous n'oublions pas le fameux baba au rhum (le vrai) servi par de jeunes filles élégamment vêtues et qu'on avait plaisir à taquiner (gentiment) et surtout à leur demander d'ajouter un peu plus de cet élixir ,histoire de se réchauffer le corps. La Potinière était aussi le lieu préféré des lycéens et lycéennes .La salle et la terrasse affichaient complets les jeudi et samedi après midi.

Je n'oublierai jamais le laitier, dont la boutique était située à la rue Valée .On avait plaisir d'abord à le saluer car il était d'un contact très facile et ensuite à déguster déjà tôt le matin, le bon bol de lait caillé avec du pain chaud et du beurre de vache. C'était un

"repas " richement calorique, apprécié par nombre de personnes, puisque l'échoppe avait du monde à toute heure.

Sans transition, je rapporte aux lecteurs et lectrices fidèlement le vécu d'une certaine période. Jugez et ne soyez pas étonnés, ce n'était nullement utopique :

Nos mères, le soir, avant la tombée de la nuit posaient sur le seuil de la porte, un pot au lait avec son couvercle .Sur celui-ci, elles mettaient des pièces de monnaie en faisant le plus souvent l'appoint).Ainsi le laitier, de son nom Bouarroudj, remplissait les ustensiles, et récupérait son dû. Au lever du jour, le lait était là, il suffisait de le faire bouillir. D'aucun ne s'évertuait à prendre ce qui ne lui appartenait pas .Encore une fois, l'Education donnée par nos parents est là, omniprésente. Elle nous suit. Cela laisse pantois, non ?

Le boulanger lui succédait avec le même comportement et les mêmes actes. Il connaissait pratiquement toutes les familles et savait quels étaient leurs besoins, Il n'ignorait pas le respect voué à la valeur du pain. Ces familles n'achetaient jamais au-delà de leur consommation.

Que dire du marchand de beignets dont le local fait angle avec la rue Valée qu'on appelait "Tounsi" si ce

n'est qu'il pratiquait cette activité depuis 1929, date de l'acquisition de ce local. C'était pour nous, lycéens, un passage obligé avant de nous rendre au lycée. Nous avons gardé ce plaisir de déguster ces beignets jusqu'à ce jour.

Quelquefois, nous nous dirigeons vers certains cafés-bars situés au centre ville, non pour boire un café mais pour faire une, deux, trois parties de "flipper" ou de "baby foot" entre lycéens. Histoire de décompresser après les cours. Nous ressortions avec en prime, le salut des consommateurs et du patron car aucun écart de langage n'était prononcé durant nos différentes parties.

Avec le temps qui passe, je me dis que nous avons mangé « *bio* » durant toute notre enfance, sans le savoir, que nous avons eu une jeunesse pleine et entière sans avoir heurté la sensibilité de nos aînés, que le plus grand respect envers nos parents leur était dévolu et ce, malgré une situation sociale difficile. Cela nous a réussis.

Je quittais la cité des Cheminots et la cité Beaumarchais ; endroits où j'ai passé mes plus beaux moments d'écolier (mes grands parents y habitaient). Avec mes camarades, nous revoyions ces villas toutes d'un style identique avec toit en tuiles ; des roses, des fleurs aux couleurs bigarrées, des lilas

fleurissaient pratiquement toute l'année, les jardins avaient tous leur tapis gazonné. Cependant, il nous était arrivé de chaparder quelques fruits de ces arbres dont les branches pendaient à l'extérieur. Des senteurs exceptionnelles vivifiaient l'atmosphère qui nous rappelait quelques autres bonnes odeurs, celles des gâteaux que nos mères faisaient à l'approche des fêtes. Dans presque tous les foyers, deux sortes de gâteaux étaient préparées : le makrout aux dattes écrasées et le cake, pâte que nos mères pétrissaient la veille, qu'elles faisaient sortir à l'aide de leur pouce à partir d'un entonnoir au bout ciselé. Nous emportions ces pâtisseries dans un plateau chez le boulanger du quartier.

Le jour de l'Aïd, jour exceptionnel, nous voyions hommes, femmes, enfants portant les plus beaux habits, des boîtes de gâteaux à la main, se dirigeant vers des familles, des proches ou des amis. La célébration de l'Aïd se faisait au contact physique, naturellement par des accolades et des souhaits formulés de vive voix. *Aidkoum Mabrouk*, quels bons mots prononcés ! La considération, le respect se traduisaient ainsi. Partout, en Algérie c'était le même rituel et la même ferveur qui animaient la population. Tout simplement l'Aïd restait la plus honorable célébration.

Je me rappellerais toujours de ces empailleurs de chaises, d'origine maltaise ou gitane qui, rafia sur les épaules passaient de maison en maison chantonnant leur profession « *rempailleurs de chaises, rempailleurs de chaises* ». Et nous, gamins, nous les regardions travailler .Quelle dextérité ! C'était leur gagne pain.



Il y avait aussi, ces diseuses de bonne aventure, de la communauté gitane, qui, elles aussi allaient de porte à porte prédire les bonnes nouvelles, en lisant dans les

mains tendues mais là, on ne pouvait pas assister, ni écouter, dommage !

Je laissais donc des sentiments de bonheur derrière moi, des souvenirs qui ont fait couler des larmes de nostalgie, et dont le recueil m'imposait ce retour aux sources.

Avant de quitter ma ville pour longtemps, le devoir filial m'obligeait à me rendre au cimetière pour me recueillir sur la tombe de mon père enterré à Sidi Said. Immense était son étendue : les allées respectées, les herbes débroussaillées, les tombes en marbre lavées. Ici on respectait même les morts. Le grand mérite revenait aux agents de la mairie. Aujourd'hui, ce cimetière a fermé ses portes certes, mais les portes du Paradis sont ouvertes à ces employés municipaux. Ils ne sont plus, hélas de ce monde ! Que Dieu leur accorde toute la miséricorde, ils l'ont bien méritée !

Je décidais donc avec quelques camarades, lycéens de me rendre à Alger .Nous avions convenu d'inaugurer le train.

A la gare de Sétif, les horaires de train étaient affichés : heure de départ : 8h35 mn heure d'arrivée : 12h15mn. Quelle précision ! Instantanément, nous avons fait le calcul du trajet ainsi que la vitesse moyenne. Nous excellions dans ce genre d'exercices.

Les leçons des nombres sexagésimaux prenaient tout leur sens dans la pratique de l'exercice qui consistait à calculer le temps, la vitesse ainsi que la conversion des heures. Nombreux étaient les cas de ce genre faits à l'école primaire.

Des champs de blé s'étalaient à perte de vue de part et d'autres .Nous les voyions défiler devant nos yeux. A l'école, on nous avait dit plusieurs fois que l'Algérie était le grenier de la France. "ON " disait vrai. L'Algérie, quel beau Pays ! Une chance ? Un Don du ciel ? Les deux, peut être !

Nous étions à la gare d'Alger. Un vieil adage disait que « la gare est le reflet de la ville ». Cette station était bien entretenue, la pelouse qui l'entourait était tondue .Le chef de gare, reconnaissable à sa tenue bleue et sa casquette blanche qu'il portait fièrement donnait des consignes. Les autres auxiliaires avaient aussi leur tenue de cheminot ; ils étaient fiers d'appartenir à cette catégorie de fonctionnaires. Beaucoup de cheminots étaient originaires de Mansourah, je ne sais pourquoi.

Nous voilà sur une terrasse de café appelé le « *Tonton Ville* », café mythique qui se trouvait non loin de la gare, mitoyen au théâtre national .Des enfants -garçons et filles- tenant dans les mains des instruments de musique se dirigeaient en nombre vers

une direction commune. Nous devinions qu'ils se dirigeaient vers le conservatoire de la musique.

Assis sur des chaises en osier, nous contemplions ce paysage : Sur cette terrasse étaient attablées, des personnes de tout âge, femmes, jeunes hommes, jeunes filles et ...familles. Les cafetiers et serveurs portaient des tenues de travail (tablier d'une blancheur immaculée). Ils étaient d'une amabilité naturelle et servaient les clients avec le sourire. Ces derniers le leur rendaient à leur façon.

Nous avons remarqué, mes camarades et moi que tous les clients parlaient à voix basse.

Nous nous arrêtons de parler car nous étions emportés par la beauté de cette baie et par la couleur blanche des immeubles et bâtiments d'Alger. Le surnom de « *Alger la Blanche* » n'était pas du tout usurpé.

Nous ne saurions avouer notre dépaysement, bien au contraire car l'environnement restait le même que celui que nous avons connu à Sétif et vu à Bejaia et Tijel.

Comme à Sétif, la ville était propre, à travers ses rues et ses trottoirs, lavés quotidiennement à grande eau de mer -les camions arrosoirs sillonnaient tous les quartiers-, et comme cela ne suffisait pas, les

commerçants lavaient eux aussi le seuil de leurs magasins tôt le matin.

Comme à Sétif, il n'y avait pas de linge étendu sur les balcons ; les façades des immeubles, avec leurs persiennes et vérandas en bois noble étaient encore plus belles avec la luminosité du jour. Aucun barreaudage, aucune porte blindée n'était visible et pourquoi y en aurait-il ? N'étions nous pas civilisés et indépendants, dans un Pays neuf ? En mon for intérieur, je pensai à ces artisans-ferronniers qui devaient difficilement joindre les fins de mois. Qui pourrait les solliciter, sauf pour des travaux d'art ?

On voyait des femmes de ménage, à l'entrée des immeubles, s'affairaient pour laver le hall et escaliers, et lustrer les boîtes aux lettres ; le facteur n'avait pas de difficultés à y déposer le courrier. Les ascenseurs fonctionnaient au grand bonheur des personnes âgées.

Certes, ces bâtiments étaient des Biens communs mais le civisme des copropriétaires ne laissait pas de place à la négligence. Beaucoup de balcons étaient fleuris. L'entretien était constant, puisque aux moindres travaux à faire, les concierges, qui y habitaient, géraient de manière responsable les immeubles. Ils alertaient les voisins qui s'empressaient de les faire réaliser. Conclusion : Ces citoyens vouaient

un Amour à leur immeuble, à leur ville et par ricochet à leur Pays.

Ayant beaucoup de temps devant nous,- les inscriptions à l'Université ne débutant que le lendemain-, nous profitons pour emmagasiner les nombreuses images qui s'offraient à nos yeux. Par exemple, les filles, jeunes et moins jeunes, toutes charmantes, portaient des robes, des jupes et même des mini jupes tout en couleurs, les cheveux au vent, bien maquillées ; elles rivalisaient aisément avec les filles d'outremer : elles avaient le charme en plus. Oui, je l'affirme, elles étaient les plus belles et elles le savaient. J'étais, nous étions fiers de ces magnifiques algériennes.

Que dire de ces autres femmes tout aussi élégantes avec le Haik d'un blanc sain. C'était la tenue traditionnelle la plus raffinée. Elles arpentaient les rues d'Alger telles des colombes : naturellement, elles étaient élégantes et belles, et elles étaient encore plus belles avec la voilette brodée, (a'djaar) , laissant voir des yeux bien maquillés de khol. Ces palombes laissaient toutes derrière elles, une senteur des plus agréables .Un parfum subtil se dégageait de ces corps voluptueux, ce qui favorisait encore plus leur charme... Les Hommes se souviennent sûrement de cette belle période .Ils en avaient pour ...leurs yeux .Leur cœur était en chamade pour la journée et pour longtemps.

Ce qui était certain, ce Haik sublimait la beauté de la femme ; ainsi plus le corps était caché plus il laissait place aux fantasmes et à l'imagination.

Instantanément, nous avons eu une pensée pour nos mères, nos grands-mères, nos tantes, nos voisines, en somme les sétifiennes qui portaient cette autre tenue traditionnelle, qu'on appelait « *Mlaia* ». Elles étaient, elles aussi admirées. Qui pouvait rester insensible à cette beauté, même derrière la voilette ? Que ce soit en ville, au marché, ou ailleurs, elles attireraient les regards les plus lointains. Femmes, vous étiez majestueuses dans vos démarches, vous aviez égayé l'environnement et vous le saviez n'est ce pas ? Soyez rassurées, vous aviez été désirées et admirées à la fois... Et là une pensée appelait une autre ; nous revoyions ces belles femmes, tous âges confondus, se rendant une fois par semaine au cinéma « *Star* » pour voir un film sentimental égyptien, le lundi étant réservé exclusivement à la gente féminine. Farid El Atrache et Abdelhalim Hafez étaient au hit parade. Elles ressortaient ainsi, quelquefois tristes par l'histoire du film mais heureuses, quelques heures de liberté et d'évasion étaient partagées entre elles.

Nous entamions le parcours qui devait nous mener à l'Université. C'étaient les mêmes images qui nous revenaient que celles que nous avions laissées la veille à ...Sétif.

Un constat : les agents de police étaient rares, on ne les trouvait qu'aux principaux carrefours .Et pourquoi il y en aurait ? Les citoyens disciplinés et courtois n'avaient nullement besoin de leur présence. Ils se géraient mutuellement et résolvait leurs différends toujours à l'amiable. D'ailleurs, ces agents de police, lorsqu'ils constataient une infraction, ils s'adressaient aux citoyens avec courtoisie et amabilité. Lorsqu'ils devaient verbaliser, ils expliquaient d'une façon pédagogique le délit. Le citoyen, discipliné et civique acceptait la sentence sans rechigner.



Ce sont les effets de la longue formation suivie par ces fonctionnaires de la police. D'ailleurs ils recevaient très souvent des fleurs. C'est la reconnaissance de la société envers ce corps. On les aimait. La civilisation était passée par là.

Comme les sétifiens, les algérois arboraient des vêtements qui en disaient long sur leur comportement sociétal, le visage rasé, la moustache finement taillée, les souliers cirés, la chemise amidonnée et la cravate en sus, les pantalon et veste repassés, ce qui les faisait passer pour des gentleman élégants. Oui ils l'étaient.

En plus de leur élégance, il y avait cette retenue et cette courtoisie qui caractérisaient l'Algérien d'hier :

Aucune agression, quelle soit verbale ou gestuelle n'était prononcée ou manifestée en direction des jeunes filles ; ces filles à la peau mat, aux épaules dénudées et aux longues chevelures brunes n'entendaient que ce qu'elles voulaient bien entendre, c'est-à-dire des mots simples et doux, tel était le comportement des jeunes et des moins jeunes. Les femmes déambulaient paisiblement en faisant leurs emplettes dans les magasins bien achalandés. Même à des heures tardives, elles étaient en sécurité.

Mitoyens aux nombreux magasins, il y avait les cafés et bars toujours aussi bien fréquentés. Une ambiance

mêlée de rires égayait l'atmosphère. Adossés au comptoir ou assis autour des tables, les clients prenaient leurs apéritifs ou bières, accompagnés de kémia aux multiples choix : dans des assiettes déjà préparées, sardines grillées, clovisse, anchois, amandes salées ...il y avait même souvent des crevettes. C'était un régal par excellence. Un peu plus tard, nous sûmes que chaque estaminet avait ses clients habituels et nombreux.

Sur notre chemin, notre attention était attirée par la "UNE" d'un journal sportif. « *Demain, au stade... rencontre de football entre frères ennemis* » .Nous avons tout de suite fait une relation entre l'affiche vue et lue à Bejaia ô combien réconfortante et celle-ci. Instantanément, il y eut une pensée, lorsque, au lycée, presque le même thème philosophique à traiter nous avait été proposé. Intérieurement, nous nous révoltons. Pourrions-nous être frères et ennemis en même temps ? N'avaient-ils pas trouvé, ces journalistes, un autre titre plus élégant et moins agressif à proposer ? Avec leur "UNE 'on attisait la tension entre supporters sans plus.

*L'Otomatic*, c'était le café par excellence des étudiants. Tous les étudiants et étudiantes, venus de toutes les régions du Pays se retrouvaient dans cet endroit mythique. Il y avait certes, d'autres établissements que nous avons connus plus tard, tels

*la Brasserie des Facs, le QuatZarts, le Bar de l'Université, mais le plus attachant restait l'Otomatic.*



La Brasserie des Facs

Une ambiance particulière y régnait jusqu'à une heure tardive. Au sous-sol, des parties interminables de cartes (belotte et rami) donnaient lieu à des concours. On pouvait aussi déguster les fameux sandwiches merguez. Ah ce qu'ils étaient bons ! Deux serveurs avaient marqué au moins deux générations d'étudiants : Maurice et Champion (c'étaient leurs surnoms), deux algériens authentiques par leur humour et la considération qu'ils portaient envers les jeunes

de l'Université. Nous les avons aimés .Tous les étudiants et étudiantes devraient avoir une pieuse pensée pour eux.



Le cercle des étudiants

Durant toute l'année, une ambiance bonne enfant régnait aux abords de l'Université. Les campus des facultés étaient occupés à intervalles réguliers par des jeunes, garçons et filles, ensemble, en amis, en camarades et quelquefois en couples .Le respect et l'entraide s'y trouvaient dans les conversations. C'était

une ambiance festive qui s'installait à chaque instant. On se croirait au Quartier Latin pour ceux et celles qui connaissent cet endroit.

A la fin des cours, des groupes d'étudiants et d'étudiantes, quittaient cette académie du savoir, fatigués mais heureux. Les éclats de rires mêlés aux discussions faisaient vraiment plaisir. L'Elite dont le Pays a besoin était en marche...

Je reste persuadé que les étudiants algériens demeuraient les plus choyés par les dirigeants du Pays. Jugez en :

Enseignement, allocations de bourses d'études, transport, hébergement avec chambre individuelle (rarement à deux), tout était gratuit. La nourriture était à un prix symbolique au COUS du bd Amirouche.

Bien plus, les étudiants(tes) bénéficiaient d'une réduction de 50% sur tous les billets d'entrée aux différents spectacles (cinéma, concert, stade et même dans les transport aérien et ferroviaire). Les pouvoirs publics savaient que ces jeunes seront les élites dont l'Algérie aura besoin dans le futur. Ils voyaient juste.



L'École des Beaux Arts

## L'ENSEIGNEMENT A L'UNIVERSITÉ.

***« Il vaut mieux garder la nostalgie d'un paradis en le quittant que de le transformer en enfer en le quittant »***

Toutes les conditions matérielles pour des études supérieures étaient réunies. Restait l'aspect pédagogique et là, nous pouvions affirmer que les meilleurs professeurs -étrangers et algériens -étaient en poste pour un enseignement de très haute qualité, chacun dans sa discipline. Les cours magistraux étaient donnés dans un silence de cathédrale tellement ils demeuraient captivants, il n'y avait pas de

place à l'improvisation et les étudiants le comprenaient. Tous les professeurs, maîtres de conférences, chercheurs et assistants communiquaient avec beaucoup d'abnégation et de considération avec les étudiants et n'hésitaient nullement à conseiller et orienter ces derniers. Il était facile de pouvoir échanger avec eux, des points de vue. Nombre de professeurs s'étaient liés d'une amitié durable avec les étudiants. Ce qui faisait l'Université d'Alger c'était avant tout son esprit : une exceptionnelle unité de lieu, de ton, d'enthousiasme, de ferveur et de communication.

Les travaux pratiques suivis assidument, permettaient une meilleure maîtrise des cours. Rares étaient les absences.

Outre les connaissances, c'était un état d'esprit que l'on avait acquis : un esprit critique, des méthodes de travail des échanges respectueux qui allaient nous accompagner durant notre parcours professionnel.

Sur ce chapitre, permettez nous chers lecteurs et lectrices de rappeler que les étudiants en médecine *travaillaient* en Travaux Pratiques sur des **cadavres humains**. Oui, c'était cela l'enseignement concret pour des futurs médecins. Déjà, les étudiants en 3<sup>ème</sup> année pouvaient pratiquer l'opération de l'appendicite sous l'œil du professeur. La théorie n'avait pas cours

lorsqu'il s'agissait de santé ; et là, hommage devrait être rendu à tous les professeurs d'université, de toutes les disciplines enseignées, pour l'énorme travail adoubé de sacrifices durant des années. Ils avaient été à la fois enseignants, formateurs, conseillers en orientation. Pour preuve, la qualité de l'enseignement ainsi que les conditions d'études étaient tels que nombre d'étudiants étrangers (Tunisiens, Africains et Français) venaient entamer puis terminer leurs études .C'est dire...Une mention spéciale aux professeurs de médecine, car en plus des cours magistraux qu'ils donnaient dans les amphithéâtres des hôpitaux, ils assuraient la formation pratique en visitant quotidiennement les malades, suivis de leurs étudiants. Ils permettaient aux futurs médecins d'acquérir l'expérience pratique nécessaire à l'exercice de cette noble profession. Ces professeurs savaient quelle était la valeur que l'on devait accorder à la santé. Dans toutes les structures sanitaires du Pays, les médecins faisaient honneur à leur métier .Ils alliaient la psychologie et la médecine dans toutes leurs consultations .Ils savaient parfaitement la signification du serment d'Hippocrate. Professeurs, médecins, infirmiers, sages femmes ,soyez certains de la gratitude de centaines de milliers de citoyens algériens.

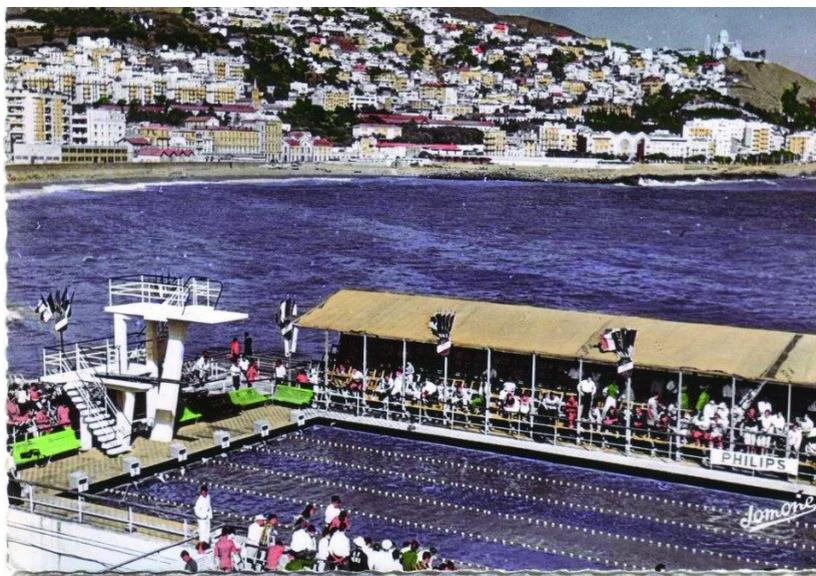
Qui oserait vouloir suivre une formation supérieure ailleurs ?

Les étudiants(es) avaient leur propre club sportif et omnisport et pratiquaient leur sport favori en dehors des études .Oui, on pouvait concilier études et sport. Ce club créé en 1927 était le RUA jusqu'à l'indépendance, puis il devint le RIDJA dans lequel nombre de sportifs et sportives avaient évolué.

Les filles pratiquaient le volley Ball, le Hand Ball et le Basket Ball, les garçons, le football et le hand Ball .Les coéquipiers devraient se rappeler les rencontres de 2è division contre des équipes plus huppées, disputées sur des terrains en tuf et rocailleux.

Les déplacements étaient effectués dans des voitures particulières appartenant à d'autres étudiants (c'étaient nos seuls supporters).Nous jouions dans un esprit fraternel, par instinct et surtout libéré. On rigolait bien. Notre manager, à tous, celui qui a "porté" très haut le RIDJA, celui qui fut notre capitaine et néanmoins l'ami de tous, n'est autre que Roumane Rachid dit Kami. C'était et il reste mon aîné mais surtout mon ami le plus sûr. Qui n'a pas connu ce personnage et surtout apprécié sa compagnie ? Que de fois, on se retrouvait entre anciens joueurs-étudiants pour évoquer les lointains souvenirs qui vont nous suivre jusqu'au déclin de notre vie.

Le RIDJA possédait une piscine avec restaurant et les étudiants(es) se retrouvaient dans cet endroit féérique. On y accédait par barque. Il y avait un plongeoir, des gradins ; on pouvait même jouer au volley Ball. Avec la mer, le soleil, les amis, la bonne nourriture, la plongée sous marine, tout était réunit pour des vacances réussies. Était-il besoin d'aller chercher une évasion ailleurs ?



La piscine du Ridja

Ainsi comme je l'écrivais ci-dessus, l'élite issue de l'Université algérienne, après plusieurs années d'études était quasi formée.



L'Enseignement aux Beaux Arts

C'étaient ces diplômés qui ont servi le Pays avec détermination et patriotisme. Issus des prestigieuses Écoles Algériennes (Polytechnique, EPAU, INA, Beaux Arts... ou Facultés confondues), ils travaillaient dans les entreprises étatiques, dans l'Administration

Centrale, dans les différents ministères, dans les hôpitaux... Ils ont été les précurseurs du développement économique et social. Ils ont été ensuite des formateurs et formatrices pour les nouvelles générations .Rappelions nous ces entreprises étatiques qui rivalisaient avec d'autres, étrangères dans leur domaine ; SONELEC, SONITEX, SONIPEC, SONIC, SONELGAZ, SNS avec ses 30.000 travailleurs uniquement à El Hadjar.

Quelle fierté avaient eue les algériens lorsqu'ils ont suivi la rencontre légendaire de l'équipe nationale de football, en 1982, en Espagne, en voyant nos joueurs arborer la tenue-verte- sortie des ateliers de confection avec le sigle de la SONITEX.



SONITEX, cette performante Société était au summum de sa notoriété puisque tous les ministres de la République portaient des costumes sortis de ses usines. C'est dire la qualité du travail effectué par les techniciens formés à l'étranger, et celle des tissus. Les maitres tailleurs se rendaient au niveau des cabinets ministériels pour les mesures préalables .Les ministres de l'époque étaient fiers de porter ainsi, ces vêtements confectionnés par une Entreprise Nationale

SONIPEC, l'autre fleuron de l'industrie, spécialisée dans le cuir, qui nous offrait les plus belles chaussures toutes en vraie peau de vache. Les vestes en cuir

étaient très prisées à tel point que nombre d'étrangers se rendaient en Algérie spécialement pour ce type d'achat. Les magasins de cette Société faisaient la fierté des localités où elles étaient implantées. Toutes les personnes de ma génération ont porté leurs produits avec cette même fierté.

La palme revenait à cette autre Entreprise dont l'appellation évoque bien des souvenirs : DNC/ANP, Cette entité qui employait plusieurs milliers de travailleurs tous dévoués à la bonne stratégie élaborée par des managers hors pairs. Combien de réalisations ont été faites sous la bannière de son principal dirigeant, M.Abdelmadjid Aouchiche, personnage respectable et respecté par l'ensemble des acteurs qu'ils soient civils ou militaires. Il fallait signaler la prouesse réalisée par cette Entreprise, celle d'avoir construit le centre équestre du Caroubier en trois mois. Ainsi, en plus de son génie "construction" la DNC était aussi un club omnisport. Oui on pouvait allier travail et sport au sein de cette Entreprise. Toutes les disciplines étaient pratiquées (football, hand, basket, boxe, athlétisme, judo...) Le yoga était également enseigné. A cette époque, cette discipline (yoga) était enseignée par un professeur pakistanais répondant au nom de Khan. Pour information, la première équipe féminine de football a vu le jour au sein de la DNC. Elle avait en son sein une équipe de

football, certes qui n'avait pas de supporters, mais elle compensait ce manque par le jeu chatoyant qu'elle pratiquait .N'avait-elle pas remporté une coupe d'Algérie? Dans cette équipe, il y avait un duo magique dans l'axe central .Rappelez vous, amis sportifs : Oulmane et Horr.Ces joueurs auraient pu faire les beaux jours de clubs étrangers



Toutes les autres sociétés publiques avaient la même progression, hélas, on ne pouvait pas toutes les citer...Comme l'Université, les Entreprises Etatiques restaient aussi des Institutions formatrices. Pour mémoire beaucoup d'étudiants et de cadres algériens et étrangers suivirent des stages pratiques au sein de

ces Entreprises, entrant dans le cadre de leur cursus universitaire.

Et cet aboutissement revenait inéluctablement aux managers de ces sociétés, issus de l'Université Algérienne qui avaient su, transmettre leurs connaissances et leur savoir faire à leurs cadets. Le grand mérite leur appartenait même si les salaires et avantages qu'ils percevaient étaient loin de refléter leurs compétences.

Nous pouvons affirmer sans hésitation que ces cadres avaient grandement contribué au développement de notre chère Algérie. Sont -ils de ce monde ? Si, oui, qu'ils trouvent ici, dans ce modeste recueil, toute la considération.



L'Université d'Alge



## LOISIRS

*« Où sont passés nos moments de joie, de peine, d'innocence ? Le temps passe en emportant avec lui les sensations, les images, les paroles. Et aujourd'hui, qu'en reste-il ? Et demain ? »*

Toutes les saisons étaient exploitées. L'on pouvait profiter des mois d'été pour les joies et plaisirs que procure la mer. Quelque soit le jour où l'heure à laquelle les estivants rejoignaient les différentes plages, ils les trouvaient toutes aussi propres. Une certaine convivialité se créait naturellement au fil des heures qui suivirent les arrivées des uns et des autres. Le respect et la discrétion demeuraient les règles qui constituaient le fil rouge. Les jeunes hommes, bien rasés bien coiffés et surtout bronzés respiraient la joie d'être au bord de l'eau et de draguer les belles filles en bikini. Ils pratiquaient ce plaisir avec élégance et avec courtoisie. Aucun écart de langage n'était admis par cette frange de jeunes. Les parasols et effets personnels restaient à leur place ; d'aucun ne s'évertuerait à y toucher. Ils avaient de la morale, tout simplement.

A cette époque l'entrée de toutes les plages d'Algérie était gratuite de même que le parking.

Comme à Jijel, comme à Bejaïa, les estivants parlaient à voix basse et n'utilisaient aucunement les appareils radiophoniques.

A leur départ, tous les détritus étaient ramassés dans des sachets et versés dans des poubelles .Ils laissaient la plage aussi propre.

Les mélomanes étaient bien servis puisque durant tous les mois de l'année, des spectacles avaient lieu. La plupart, des chanteurs et artistes occidentaux se produisaient en Algérie avec beaucoup de plaisir. Qui n'a pas assisté aux tours de chants de Jacques Brel, Aznavour, Jean Ferrat, Michelle Torr, Demis Roussos, Abdelhalim Hafez, Johnny Halliday, Dalida, Georges Moustaki... ? Le cinéma « ATLAS » de Bab El Oued, le « CASIF » de Sidi Fredj, la salle Harcha, le stade du 20 aout en sont les témoins... même Ray Charles était venu donner un concert à l'Hôtel El Djazair. L'Algérie restait une destination très prisée. Tous les artistes promettaient après leur tour de chant de revenir. Ils avaient tenu parole. Ils étaient revenus. Pour la mémoire, beaucoup de personnes, ayant assisté au concert de Jacques Brel, se souviennent lorsqu'à la fin du spectacle, ce dernier s'adressa au public à la fin de sa dernière chanson : *"Ne me quitte pas"* .Je le cite « *Vous êtes un peuple magnifique et un public en or, je ne vais pas vous quitter* ». Malheureusement, il nous a quittés.

L'on pouvait également se rendre pour des randonnées sur les monts du Djurdjura -la neige était encore là-Tikjda, Chréa restaient des sites qui faisaient rêver. Les algériens et les touristes étrangers venaient en nombre passer les fêtes de fin d'année dans ces endroits paradisiaques. Ils repartaient enchantés et par l'accueil et par le paysage qui leur a été offert.

A la fin de chaque année universitaire, après les examens, des bals étaient organisés .Chaque discipline avait '*son bal*'. Bal des pharmaciens, bal des médecins, bal des dentistes, bal des avocats ...L'année se terminait en apothéose pour tout le monde et la communion était totale. Épisodiquement, des rencontres amicales entre filles et garçons étaient organisées dans un appartement :(c'étaient les surprises parties).Le principal troubadour était ce vieil électrophone et les nombreux microsillons en vinyle rapportés par les participants. Qui pouvait imaginer un instant abandonner ce havre de paix, de loisirs et d'études pour aller ailleurs ? Aucun, ni aucune !

Même les VSCNA français (Volontaires pour le Service Civil en Algérie), se démenaient auprès de leur consulat pour s'inscrire et venir passer leur service national dans notre Pays. C'est dire que notre Algérie était un pays attractif et ne laissait quiconque indifférent, bien au contraire. Tout était en symbiose.

On se croirait dans une grande capitale européenne, avec le soleil en sus.

Les cinémas à Alger se comptaient par dizaines .Il y avait dans la ville d'Alger, tous quartiers confondus 53 cinémas .Certains s'étaient "spécialisés" dans un genre. Les westerns par exemple, étaient programmés au ''*Sierra Maestra*' situé non loin de l'hôpital Mustapha, les films romantiques au "Débussy"...Des files de personnes de tous âges, très souvent des couples, toujours bien habillés -n'était- ce pas une sortie mondaine- attendaient leur tour dans le strict respect des uns et des autres, pour voir ou revoir le film programmé une semaine à l'avance. La sortie se déroulait pareillement. Quelle génération !

Souvenons nous : toutes les banlieues avaient leurs salles : le « *Donyazad, le Debussy, le Capri, l'ABC, le Mouggar, El Djamal, Le Midi-Minuit, Le Musset, l'Afrique* que les étudiants connaissent mieux puisque l'entrée était sous tarifée,...

Et que dire de la Cinémathèque située à la rue Ben M'hidi qui programmait des films de 11h du matin jusqu'à minuit sans discontinuer. Chaque semaine il y avait la semaine du film d'un pays (France, Italie, Russie ...).Les cinéphiles étaient vraiment gâtés.



Les fervents des courses hippiques avaient le loisir de se rendre à l'hippodrome du Caroubier, situé dans la banlieue d'Hussein Dey. Ce champ de courses s'étalait sur plusieurs hectares. Il jouxtait le club équestre. Sa conception et son architecture moderne lui donnaient fière allure. Il rivalisait avec d'autres hippodromes étrangers. Bien plus, il faisait face à la mer comme celui de Cagnes sur Mer : des tribunes, deux beaux restaurants, l'un situé au 2<sup>ème</sup> étage d'un bâtiment "Le Santa Lucia" qui fonctionnait uniquement en soirée avec de la musique ambiante ; Pour mémoire, Charles Aznavour et Gilbert Bécaud s'y étaient produits à leur début.

L'autre "*le Cheval Blanc*" situé au rez de chaussée, fonctionnait lui le midi et soir. Mais l'ambiance festive avait lieu le samedi soir où les propriétaires, entraîneurs, jockeys et amateurs se donnaient rendez vous pour des parties de brochettes en sirotant leur apéritif. Cela durait jusqu'à une heure tardive. Bien sûr, toutes les discussions et commentaires tournaient autour des courses du lendemain et chacun allait glaner un ou plusieurs "tuyaux".

Le lendemain, jour des courses, les tribunes étaient comblées et bigarrées. Ces amateurs de courses venaient en nombre. Ils égayaient le paysage. Et la fête pouvait durer tout un après midi. Il y avait forcément des chanceux puisqu'ils sortaient avec de l'argent en plus dans leurs poches et d'autres malchanceux qui rentraient en bus, déçus certes, mais déterminés à se refaire et revenir au prochain week end. Ah, ces turfistes, ils sont tous les mêmes de par le monde. Ils promettaient de ne plus y retourner mais ces promesses n'étaient et ne seront jamais tenues. La passion l'emportait.



Et le plaisir ne s'arrêtait pas là .Nombre d'amateurs de ce sport réalisaient leur ardeur quotidiennement : Les paris mutuels, lesquels étaient calqués sur ceux de la France. L'on pouvait ainsi miser sur toutes les courses courues dans les hippodromes français. L'engouement était perceptible puisque l'on voyait ces turfistes, le journal '*Paris - Turf*' dans leurs mains, acheté très tôt le matin, analysant et cochant les chevaux à jouer avec des commentaires dont chacun détenait le secret, d'autant plus que les radios françaises (RMC, EUROPE 1) étaient captées tôt le matin pour les pronostics, et la veille des courses le soir sur (FRANCE INTER).Les noms des chroniqueurs hippiques étaient même connus. Ceux qui avaient les faveurs

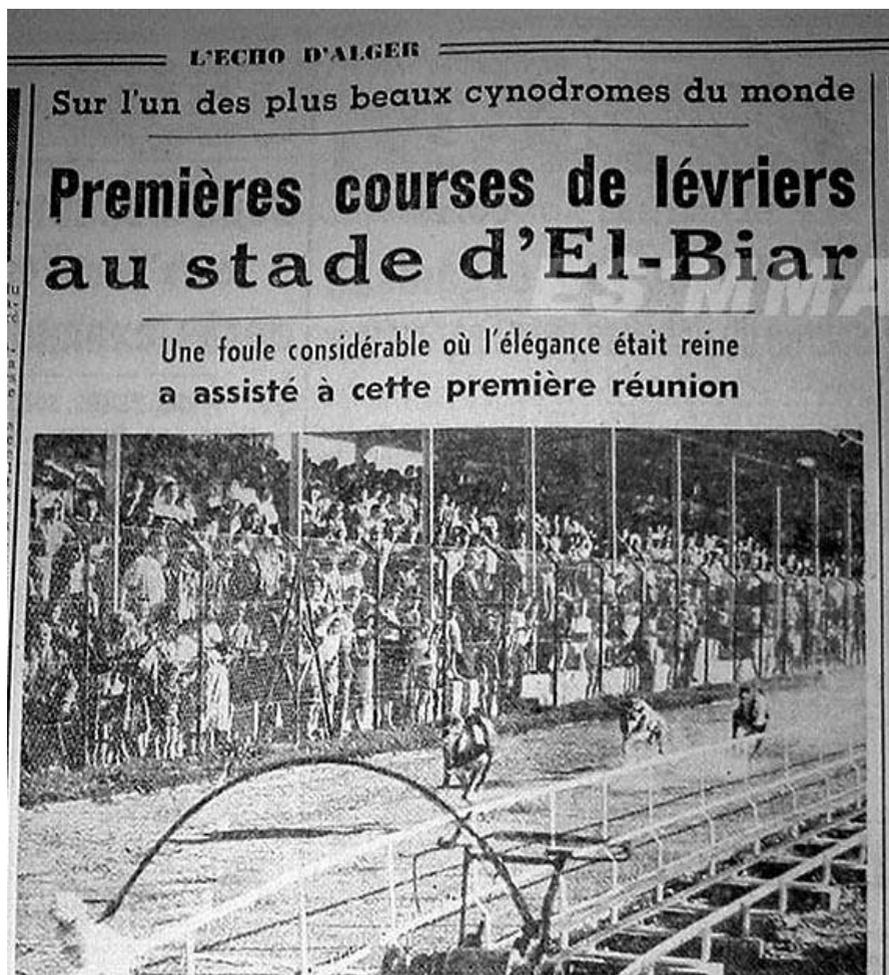
s'appelaient Bernard Campaux et Maurice Bernardet . Une ambiance particulière régnait au niveau des cafés et bars. Les retraités trouvaient leur bonheur dans les analyses des différentes courses qu'ils faisaient avant de valider leurs tickets. C'était leur vraie passion. Ils semblaient heureux d'avoir une telle occupation. Ce bonheur a pris fin en 1976 par une décision administrative, laissant des milliers de fervents tristes et abattus.

El Biar, quartier huppé d'Alger avait son stade et son équipe de football (JSEB) un club formateur par excellence comme il en existait sûrement dans les autres villes. El Biar avait sa fête chaque semaine .Tous les jeudis, des courses de lévriers étaient organisées par la société des courses dans ce coquet stade. Il y avait une piste spécialement conçue qu'on appelait le cynodrome. Comme au Caroubier, beaucoup d'amateurs fréquentaient ce sport .C'était un véritable spectacle que de voir des lévriers portant des dossards numérotés courir derrière un leurre. Les paris allaient bon train. Hommes et Femmes s'adonnaient à cette passion dans une ambiance des plus festives.

Une anecdote racontée par un vieux turfiste :

*«Un chien favori, ayant les faveurs des pronostics par les nombreux turfistes, car considéré comme un*

*champion, sortit des stalles .A cent mètres de l'arrivée, il s'arrêta net pour...uriner. Bien sur, il fut doublé et perdit la course à la grande déception des parieurs »*



Le Ruisseau, cet autre quartier qui prolonge celui de Belcourt, avait aussi son stade fétiche qu'on appelait stade municipal. Ses habitants devaient se souvenir des courses cyclistes qui y étaient organisées sur le vélodrome .Chaque année, une compétition, appelée '*les six jours*' suivie un peu plus tard d'une autre plus prisée les "*vingt quatre heures*" en poursuite sur tandem. Ces compétitions étaient regardées par un nombreux public connaisseur comme sont tous les belcourtois, surtout dans le sport.

Les Globe-trotters de Harlem s'y étaient également produit en exhibition. Ces magiciens du Basket Ball se sont donnés à cœur joie sur le terrain de football sous le regard médusé et ébahi des nombreux spectateurs qui riaient tout en applaudissant en poussant des « ouah ».

Des galas de boxe étaient organisés près de la tribune officielle .Plusieurs champions nationaux et étrangers gratifiaient ce public de leur classe.

Et le Water Polo n'était pas en reste puisque des rencontres avaient lieu au niveau d'une des trois piscines qui jouxtent l'enceinte du stade .Près de 3.000 spectateurs se trouvaient sur les gradins supportant leurs équipes.

Enfin ce monument du sport, avait abrité un séminaire sur la formation d'entraîneurs de Foot Ball. Albert

Batteux , Smail Khabatou, Lucien Jasseron...y ont participé.

Ce stade municipal, aujourd'hui stade du 20 aout a son histoire que ne pourraient raconter que les octogénaires .Puisse Dieu me prêtait vie pour écouter son Histoire.

L'autre stade situé près de la Bibliothèque Nationale, Stade Ouaguenouni, était réservé aux compétitions sportives scolaires et universitaires. Toute l'année, des jeunes collégiens, lycéens, étudiants, garçons et filles s'entraînaient jusqu'à 22h puisque l'éclairage le permettait. Ils préparaient leurs championnats respectifs. Toutes les disciplines étaient inscrites dans les programmes arrêtés par la Fédération Algérienne des Sports Scolaires et Universitaires FASSU.

On admirait ainsi à partir de la balustrade qui surplombe le stade, des sportifs et sportives en tenue, courir, sauter, jouer au hand ball, au volley ball. On entendait leurs rires et cris de joie .C'était tout simplement la jeunesse telle qu'on aimerait la voir dans les villes, dans les campagnes, dans les stades... en somme partout .Parmi tous ces jeunes, des champions(nes) ont émergé et ont fait les beaux jours de clubs, que ce soit en collectifs ou individuels

Les "Groupes Laïques d'Études d'Alger "GLEA, c'était un immense espace de plus de sept hectares situé non loin du quartier de Belcourt. Il était composé d'un groupe sportif comprenant des terrains de volley ball, avec gradins. Ces terrains ont été complétés par 2 pistes d'athlétisme, une piste en ligne droite avec 5 couloirs, longue de 100mètres. Au centre un terrain de basketball et hand ball. Des gradins de 10 rangs pouvant contenir 1000 spectateurs assis. L'éclairage nocturne des installations permettait de poursuivre tard dans la nuit les entraînements. Enfin les magnifiques piscines chauffées à toit et côtés mobiles pour profiter de l'ensoleillement. Ces infrastructures ont permis l'éclosion de beaucoup de jeunes talents. En effet des centaines de jeunes, garçons et filles s'entraînaient quotidiennement, chacun et chacune dans la discipline choisie. Nous les voyions en tenue sportive avec le sac à la main se dirigeant vers ce lieu vivifiant, tout heureux à la pensée de goûter aux plaisirs de la pratique du sport. Les nageuses et nageurs, en tenue réglementaire, c'est-à-dire en maillots s'ébattaient dans l'eau chauffée, comme des poissons. Ils, Elles étaient heureux (ses) sans plus. Formidables étaient ces

parents qui privilégiaient le bonheur de leurs filles en respectant leurs désirs..



La piscine des Groupes Laiques



Le stade ouaquenouni



Le complexe sportif des Groupes Laiques

Tous les autres sports collectifs dirigés par de véritables éducateurs étaient supervisés par des recruteurs délégués par leurs clubs. Que dire, Ils avaient le choix.

Non loin de ce complexe, il y avait un autre qui avait comme infrastructures un stade de basketball et une piscine aux dimensions olympiques, propriété des Postes et Télécommunications où nombreux étaient les garçons et filles qui s'adonnaient à ces sports .Ils étaient affiliés à ce club formateur -décidément il y en avait beaucoup-, qu'on appelait l'ASPTT. Les filles en basket et en natation dominaient les championnats Nationaux respectifs. Nous les avons vues évoluer. Elles méritaient toutes les éloges.

## CASBAH

Ma mère, native d'Alger, ayant vécue une grande partie de sa jeunesse dans cette ville et plus précisément à la Casbah, nous racontait épisodiquement la vie qu'elle a eue dans cette partie de la capitale. Toutes les narrations étaient tellement captivantes que nous les écoutions attentivement, bien plus, nous la sollicitions, mes frères et sœurs très souvent pour apprendre davantage. Ses récits nous exaltaient.

Une fois, à Alger, nous honorions notre promesse, celle de visiter cette fameuse Casbah tant décrite par ma mère.

Voilà deux sétifiens, deux frères en touristes se dirigeant vers cette mythique cité. La visite sera faite en deux étapes :

D'abord la visite visuelle, ensuite la visite sociétale, la plus prolifique

Arrivés dans cette cité historique en tous points de vue, nous remarquons que les maisons qui faisaient face à la mer, étaient peintes à la chaux, ce qui leur donnait un éclat particulier. Toutes avaient des terrasses et des arcades en bois. Nous arpentions les nombreuses ruelles, étroites et sinueuses .Nous remarquons qu'elles étaient propres, lavées

quotidiennement à l'aide de lances à eau dès l'aube. C'était l'eau de mer qui était utilisée .Nous croisions des ânes défilant l'un derrière l'autre, dirigés par des agents de la voirie. Quotidiennement à des heures précises, ces derniers chargeaient les bourricots de sacs d'ordures. Les détritrus étaient ramassés sans laisser aucune trace. Ils achevaient leur noble besogne par un dernier coup de balai. Il faut dire que les habitants de la casbah (les casbadji) avaient le civisme dans leurs veines : ils respectaient les horaires de ramassage des ordures.

Nous croisions également des dames en haïk blanc, les unes, le couffin ou filet à la main descendant les escaliers qui devaient probablement les mener vers le marché de « *djamaa lihoud* »; les autres, portant soit le haïk, soit des robes aux couleurs chatoyantes vaquaient à leurs occupations dans une sérénité avérée. Elles, aussi avaient autour du cou un ou deux colliers de jasmin dont les fleurs étaient cueillies tôt le matin. Il faut dire que pratiquement toutes les maisons avaient au moins une plantation de jasmin. Ces femmes, j'avais envie de les toucher, de les enlacer et de leur dire « *vous êtes ravissantes* »

Merveilleuses citoyennes de la casbah, vous étiez, merveilleuses vous le resterez.

Pour leur part, les hommes, eux aussi se voulaient distingués et se mettaient en valeur en portant des tenues aux couleurs recherchées tel le bleu de chauffe. Les chaussures se devaient être cirées et le visage rasé de frais. Souvent un foulard autour du cou en signe d'élégance recherchée. Ces casbadji, avaient un dénominateur commun : ils portaient souvent derrière l'oreille ce tout petit bouquet d'une fleur « fella », qui leur donnait une âme de séducteur.

.

Toutes ces personnes qui se croisaient se saluaient par un « *sabah el khir* ou *massa el khir* ».; lorsque j'écrivais plus haut que la rue nous avait éduqués, je ne m'étais pas trompé. N'est ce pas là un bel exemple ?

En déambulant dans ces ruelles sinueuses, nous entendions à partir des fenêtres ou portes ouvertes, de la musique mélodieuse commune à toutes les maisons. Plus tard, j'ai su que c'était le « *Chaabi* ». J'ai apprécié ce jour ce genre musical, je l'ai aimé par la suite, surtout lorsque des aînés m'avaient donné toute la signification des mots et des vers qui composaient les chansons. Le *chaabi*, ancré dans tous les foyers algérois était chanté dans toutes les fêtes. Aussi toutes générations confondues se donnaient rendez vous pour écouter et apprécier les qacidates et mélodies chantées par ces maitres. On avait

l'impression d'être dans un concert philharmonique où le respect de la musique était dominant.

Au retour, nous avons eu une chance, celle de voir « Baba Salem »...A Sétif, on l'appelait « Boussadia » .C'était un danseur généralement très brun, portant des vêtements aux couleurs variées, des fourrures d'animaux attachées à la ceinture, utilisant des castagnettes en cuivre et accompagné par un autre saltimbanque jouant du tambourin. L'ambiance dans les rues était garantie, les jeunes dansaient avec lui sous l'œil amusé des adultes. Ils gagnaient leur vie en musique folklorique.



Au crépuscule, lorsque les ténèbres tombèrent sur la Casbah, nous décidions mes camarades et moi de poursuivre notre périple interpellé par un groupe d'hommes, cannes à pêche dans les mains se dirigeant vers un endroit que, eux seuls connaissaient si bien. Nous avons su que la pêche était une passion qu'ils avaient depuis leur jeune âge. Voir leur canne à pêche se courber, synonyme de prise était pour eux un moment intense. Ils aimaient aussi se retrouver entre amis sur *les sablettes*, autour d'un repas agrémenté de kémia dont eux seuls avaient le secret de la préparation. Ils savaient allier la passion, l'amitié et le plaisir. Ces pêcheurs amateurs passaient ainsi pratiquement la nuit ensemble, c'est dire l'ambiance qui y régnait.

Après plusieurs mois passés je ressentais le besoin de revoir cette casbah dont l'ambiance sociétale m'avait particulièrement ému.

Timide mais audacieux, j'entrepris une escapade vers ce lieu mythique et fis la connaissance d'un personnage devenu grand à nos yeux pour ce qu'il m'a appris. Azziz était un sexagénaire natif de la casbah. Il me fit découvrir cette cité antique sous tous ses aspects. Mais le plus important, il me fit comprendre le sens profond de la simplicité de l'humilité et de la discrétion qui le caractérisait et caractérisait les casbadji d'antan. Voyez ces hommes et femmes qui,

une fois leur couffin de fruits en fruits et légumes, recouvraient ces provisions d'un journal ou d'une serviette en un geste significatif afin d'éviter d'éveiller les tentations et envies que pouvait ressentir un nécessaireux.

Accompagnés d'Azziz, mon aîné, mon ami, mon guide, je fonçais sur cette petite cité. Dès l'entrée, j'étais happé par des senteurs o combien agréables venues de nulle part,, même si vous n'aviez pas un odorat développé, sachez que ces senteurs se seraient chargées de vous réconcilier avec vos sens. Au fil de la marche, des odeurs de café et de thé qui émanaient de ces estaminets vous invitaient immédiatement à la consommation. Sur les murs, beaucoup de cadres de chanteurs tels El Anka, M'rizek, Hassen Said et d'autres que je ne connaissais pas, étaient accrochés. Vous ressortiez avec l'envie d'y revenir, l'accueil étant des plus chaleureux, Ils étaient comme cela ces "casbadji", la main sur le cœur. Aujourd'hui, nous avons envie de revivre ces moments chargés d'émotion mais aurions-nous le courage d'y revenir et serions-nous certains de retrouver les maitres des lieux ?

Ammi Azziz nous montra de la main sa demeure. C'était une grande maison avec plusieurs appartements, un grand patio au milieu. Toutes ces demeures avaient certes, une porte d'entrée mais elles restaient toujours ouvertes du matin jusqu'à une

heure tardive de la soirée. Les copropriétaires sans exception se considéraient non en voisins mais en famille et n'avaient nul besoin de prendre des dispositions sécuritaires. L'on pouvait ainsi entrer d'un appartement à un autre sans aucune retenue ; on pouvait même s'y inviter, les invitations étaient coutumières et quotidiennes. Quelles familles ! Dans quelle contrée du monde pourrions-nous trouver ce modèle de société ?

Le ramadhan était le mois des réjouissances culinaires et festives. De plusieurs centaines de mètres, nos narines étaient titillées par cette odeur incomparable, celle de la chorba qui émanait de tous les foyers. Imaginons les centaines de foyers, qui en même temps préparaient la chorba .Cette bonne soupe qui cuisait à feu très doux sur les feux de braises, ce qui lui donnait un goût succulent et apprécié par tout le monde. Un mélange subtil de persil, de coriandre, de menthe, de viande vivifiait l'atmosphère. Pour se désaltérer, les femmes mettaient des bouquets de cette fleur qu'on appelle "Fell" dans des carafes ou dans des tasses en terre cuite remplies d'eau. Ainsi l'eau que l'on buvait avait ce goût si agréable au palais que plusieurs verres ne suffisaient pas à étancher la soif. Il fallait y penser. Sacrées femmes !

Les soirées étaient attendues avec beaucoup d'impatience .Ainsi, les femmes se retrouvaient sur les

terrasses, portant de belles robes multicolores, bien maquillées, assises sur des tapis, autour de meidates bien garnies de friandises .Les plus jeunes se mêlaient aux adultes lorsqu'il y avait la séance « *boukalates* » dites et commentées par les femmes plus âgées ,la boukala étant une sorte de souhait qui ressemblerait à un adage .Chaque femme ou jeune fille émettaient un vœu avant la lecture de cette boukala et ainsi le présage serait "connu" ...Chacune y allait avec son interprétation. Elle a encore cours aujourd'hui.

Ces réjouissances étaient très appréciées par la gente féminine, qui pouvaient durer jusqu'à l'aube et ce, pendant tout le mois de ramadan, dont la rupture du jeûne était annoncé par un coup de canon tiré je ne sais d'où, suivi de l'appel à la prière lancé du haut du minaret par l'Imam, de sa seule voix mélodieuse, à vous donner la chair de poule.

D'autres cérémonies tout aussi agréables consacrées à la musique étaient animées par des chanteurs locaux qui se relayaient .C'était toujours et encore le "Chaabi" qui volait la parade à tous les autres genres. Comme l'assistance était restreinte, l'utilisation des hauts parleurs était superflue. On appréciait mieux. Quelles soirées merveilleuses !



## AU PORT

Venant des Hauts Plateaux, les ports de pêche ou de commerce étaient pour nous des endroits à découvrir. Nous allions assister au déchargement d'une cargaison de poissons à partir d'un chalutier. Des hommes en tenue, des pieds à coulisse dans les mains s'affairaient devant ces nombreux casiers de poissons. Que pouvaient-ils faire à bord ? Ces hommes faisaient partie de la police maritime, institutionnalisée .Oui cette police existait .Ses fonctionnaires avaient pour mission essentielle de mesurer la taille des poissons pêchés .La Loi était claire : Il était interdit de ramener des poissons qui n'avaient pas la taille marchande, sous peine d'amende. Dans les étals des marchés, la vente des poissons hors taille était prohibée. La Police y veillait.

Sachant que nous étions novices étudiants et curieux, d'une façon très pédagogique, un des responsables nous expliqua cette procédure : les bateaux de pêche devaient être armés de filets suivant la nature des poissons à pêcher et ce, pour la préservation de toutes les espèces ; les mailles des filets étaient également mesurées. Cette réglementation, veillait à la sauvegarde des espèces et à leur pérennité pour les générations futures.

Tous les armateurs et patrons de pêche étaient dans l'obligation de s'y conformer. La peur des Autorités ? Peut- être .La conscience ? Peut- être aussi. Dans les deux cas, Merci Hommes de la mer d'avoir pensé aux générations futures.

## **TRANSPORT URBAIN**

Plus que jamais Alger était à nos yeux comparable à une grande ville européenne dans le domaine du transport urbain. En effet, il nous était très facile de visiter les nombreux sites et quartiers de la capitale, distants de plusieurs kilomètres, en empruntant les nombreux trolleys bus appartenant à la RSTA.

Donc, à loisir, ces moyens de transport de couleur bleue, accentuée par la clarté du jour, sillonnaient la ville avec une ponctualité suisse.

Ces bus, c'est ainsi qu'on les nommait (jusqu'à aujourd'hui) quittaient chaque matin les principaux garages, rutilants. Ils étaient lavés extérieurement et intérieurement à grande eau par des équipes dévouées.

Les chauffeurs et receveurs arboraient fièrement leur tenue, qui leur allait bien. La casquette au sigle de la régie, portée allègrement. La chemise bleue entrecoupée par une cravate noire leur donnait une respectable allure .C'était le signe d'appartenance à une famille syndicale travailleuse. Ils restaient les

ambassadeurs de la RSTA dévoués au service des usagers.

L'intérieur de ces bus avait une odeur particulière de jasmin et de fell, que les femmes surtout les moins jeunes, portaient autour du cou en un collier de perles embaumant l'atmosphère. Les femmes montaient toujours en premier. Les usagers, hommes, femmes, jeunes filles laissaient tous derrière eux, des senteurs des plus agréables.

Ils étaient tous, respectueux à souhait et manifestaient leur bonne humeur du jour par des salutations matinales. Les femmes demeuraient belles comme le jour avec leurs tenues qui, en *haik* d'une pure blancheur, qui, en tailleurs, robes ou mini jupes respiraient le bien être intérieur. Leur tenue vestimentaire les rendait encore plus charmantes. Les femmes, si douces à regarder, elles n'avaient pas le droit de nous priver du bonheur de les admirer. Oui, on vous admirait en silence. Les hommes, naturellement élégants et courtois à la fois, cédaient leur place assise aux femmes, et aux personnes âgées.

Prendre le bus -à toute heure de la journée- était un plaisir. Beaucoup de personnes préféraient ces moyens de transport aux taxis.

Ces taxis qui traversaient la ville n'étaient, certes pas neufs mais ils avaient cet avantage d'être propres et à l'extérieur et à l'intérieur. Leurs propriétaires, un chiffon entre les mains les bichonnaient constamment. L'habitacle des véhicules sentait le parfum subtil d'antan ; les chauffeurs, ayant de la considération pour leur noble métier, arboraient une tenue exemplaire. Ils respectaient tout simplement leur profession. Quotidiennement, ils avaient le visage rasé et parfumé, ce qui donnait l'envie de prendre le taxi ; ajoutées à cela la courtoisie, la discrétion et surtout l'honnêteté. Par ailleurs, il était malvenue de leur part d'allumer la radio en présence de clients. Cette race de taxieurs, On l'aimait bien.

Nous nous adressions, beaucoup plus tard certes, aux personnels de la RSTA, encore de ce monde, pour leur dire combien nous vous considérions. Votre salaire n'était sûrement pas proportionnel au travail accompli, mais vous le faisiez avec abnégation, avec dévouement et avec cette conscience professionnelle qui était la vôtre. Vous aviez été de vrais ambassadeurs. Soyez certains de la gratitude des générations que vous aviez servies. Elles se rappellent et vous citent comme le meilleur exemple.



## L'ADMINISTRATION

Des documents administratifs officiels émanant de différentes Institutions nous étaient exigés. Nous entamions notre parcours, inquiets, puisque c'était la première fois où nous avions affaire à ce genre de situation. Nous débutions notre " tournée " par la Mairie. Avant de franchir la porte, une odeur mêlée de grésil et d'eau de javel nous remontait au nez. C'était le signe de la propreté. A l'approche des guichets, d'autres senteurs plus agréables nous attendaient. Elles émanaient de ces préposés les femmes élégamment vêtues et bien coiffées, les Hommes, rasés de près. Tous ces fonctionnaires étaient aimables et courtois et avenants. Ils savaient qu'ils étaient, à l'instar des travailleurs de la RSTA, des chauffeurs de taxis ... au service du public. Ils faisaient leur travail consciencieusement, sans plus.

Nous avons remarqué un autre fonctionnaire, isolé, tenant dans ses doigts un porte plume qu'il trempait dans de l'encre et transcrivait des écrits sur un grand registre. Il avait un buvard sous la main. Renseignements pris : cet administrateur était chargé de transcrire tous les actes de naissance. Il devait être choisi pour sa dextérité digitale, ayant appris les "*pleins*" et "*les déliés*" et pour la moralité. Jamais, il n'y avait de contestations dans les transcriptions de noms ou prénoms et encore moins dans les dates et lieux de

naissance..Ces employés étaient à féliciter pour le travail d'archives destiné aux générations. Ils le savaient. Ils étaient pleins d'humilité également. Quelle conscience professionnelle !

*Je me dois de narrer une anecdote qui me vint comme souvenir : lors d'un passage à la Mairie de Mansourah, localité distante de Sétif de près de 90km pour le retrait de documents, par un simple hasard, je rentrai dans un bureau occupé par un fonctionnaire dont l'âge dépassait de loin celui de la retraite et pourtant, il activait. Aimable, il m'invita à m'asseoir .Derrière lui, des dizaines de grands registres tapissaient le mur. Sur son bureau, deux encriers, deux porte plumes .Fier de sa présence au sein de cette mairie puisqu'il y passa plus de quarante années, il me montra du doigt ces nombreux registres matrimoniaux et modestement il me dit : » « C'est mon œuvre ! J'ai transcrit de mes mains dans ces registres plus de quatre vingt mille actes durant toute ma carrière ».A la question de savoir quel était le secret de cette longévité dans cette fonction, il me répondit : « l'amour du travail » et sur cette phrase, il ne pouvait retenir ses larmes, car au fond de lui-même, il sentait qu'il y avait un gout d'inachevé dans son travail: Qui pourrait le remplacer ? »*

La deuxième étape fut la poste, la Grande Poste. Construit en plein centre de la ville, ce monument

d'une architecture remarquable était déjà classé au patrimoine de l'UNESCO .Plusieurs guichets s'offraient au public discipliné puisque chacun et chacune attendait son tour calmement quand il y avait file. Les préposés, femmes et hommes, au service du public, se montraient courtois et à son écoute. Eux aussi, savaient qu'ils étaient quotidiennement en communication avec le public.

Ultime étape, le commissariat de police pour légaliser des documents. Oui dans cette Institution, on pouvait accomplir cette formalité. Les agents en service et ce, quelque soit le grade étaient d'une grande amabilité lorsqu'on s'adressait à eux. Une devise écrite en gros caractères s'offrait à la lecture : « *La police au service du citoyen* ».

Son application n'était pas virtuelle. Les effets de la formation de ce corps constitué, se traduisaient ainsi sur le terrain.

On vous admirait et on vous respectait pour le travail que vous faisiez .Vous étiez de véritables supports de la Société.



## HOMMAGE A TOUTES LES MERES

*Ma mère était l'une des plus belles femmes que j'ai jamais vue. Je dois à ma mère tout ce que je suis. J'attribue toute mes réussites dans la vie à l'éducation morale, intellectuelle et physique que j'ai reçue d'elle - George Washington*

Avant de terminer ce très modeste recueil, je considérais que ce serait un devoir que de rendre hommage à toutes nos mères, nos grands-mères et nos grandes sœurs .Vous nous aviez donnés la vie et plus important encore, vous nous aviez enseignés à vivre. Par conséquent, vous étiez la source d'où jaillissait tout le Bien que nous pouvions apporter en ce monde. Votre âme de douceur perpétuelle nous avait laissés une marque indélébile sur tout ce que nous avons été, tout ce que nous sommes et tout ce que nous serons.

Qui pouvait oublier les maintes fois où vous faisiez les cent pas dans la maison toute la nuit avec nous dans vos bras quand nous étions bébés et que nous pleurions parce que nous avions une poussée de fièvre ou des coliques ?

Rappelons-nous : nos mères se levaient dès le chant du coq pour se coucher en dernier, oubliant souvent de diner, surtout à la campagne. C'était le rituel quotidien durant toute leur vie. Toute la journée, elles étaient

là, omniprésentes, à entretenir la maison et ce n'était pas surement pas une sinécure : D'abord, nos pères n'étaient pas faciles à vivre, il faut le reconnaître. Elles subissaient sans broncher les remarques quelquefois désobligeantes de leur conjoint ; ensuite, s'agissant des travaux domestiques, nos mamans ne rechignaient jamais à leur besogne et pourtant elles ne disposaient pas de ...machine à laver, de cuisinière, de fer à repasser électrique, de chauffe bain. Elles occupaient un espace très réduit pour toutes ces tâches ...Le travail quotidien était fait et bien fait. Jamais, nous n'avions entendu nos mères prononcer cette phrase litannique « *je suis fatiguée* ».

Lequel ou laquelle d'entre nous, n'aura pas vu des larmes perler sur leurs joues , et surtout des larmes pour lesquelles nous avons une responsabilité plus ou moins directe,...sans compter tous ces pleurs, toutes ces larmes qu'elles avaient versé à notre insu, parce qu'elles n'avaient pas voulu nous les montrer, soit par pudeur, soit par crainte de nous heurter.



Quelles images particulièrement émouvantes que de voir nos grands-mères et mères en train de torréfier le café dans ce grilloir cylindrique posé à même les braises. Elles le faisaient tourner tout en discutant entre elles. Elles savaient juger la parfaite torrédaction à l'œil, à l'ouïe et à l'odorat.

Il s'en suivait d'une seconde opération, qui consistait à moudre ce café à l'odeur particulière dans ce moulin à bras jusqu'à obtention de la moulure souhaitée. Nous le sentions à cent mètres. Qu'il était bon ce café !



Nous revoyions nos mères, assises, les aiguilles à tricoter entre les mains et des pelotes de laine de différentes couleurs près d'elles, réalisant le plaisir d'offrir à leur progéniture un pull, des gants ou un gilet. Nous étions fiers de les porter et surtout les montrer à nos camarades. Ainsi en plus des nombreuses tâches ménagères, elles trouvaient le temps de laver, de tricoter, de raccommoder, de repasser avec ce fer lourd qu'elles mettaient sur le feu de braises avant de s'en servir...Comment ne pas les vénérer, comment ne pas les aduler ? Mères là où vous êtes, Dieu vous accorde sa miséricorde pour ce que vous avez accompli sur cette terre.

Très souvent, d'autres aiguilles plus petites remplaçaient celles à tricoter. C'était le

raccommodage des chaussettes trouées qui leur prenait beaucoup de leur temps .Cette besogne harassante s'effectuaient généralement le soir en utilisant le fameux œuf en bois dans lequel elles enfilaient les chaussettes pour pouvoir les coudre facilement. Les pantalons généralement limés au niveau des genoux était reprisés .Il n'était pas question d'en acheter un autre. Combien de gamins et gaminés démunis arrivaient à l'école les pantalons et/ou vestes, jupes rapiécées, chaussettes trouées. Beaucoup de ces enfants ont, malgré leur situation précaire, ont réussi une carrière professionnelle et universitaire exceptionnelles. Ils sont fiers, aujourd'hui de leur passé et de leur réussite. Nombre de lecteurs ont au moins un exemple dans leur entourage.

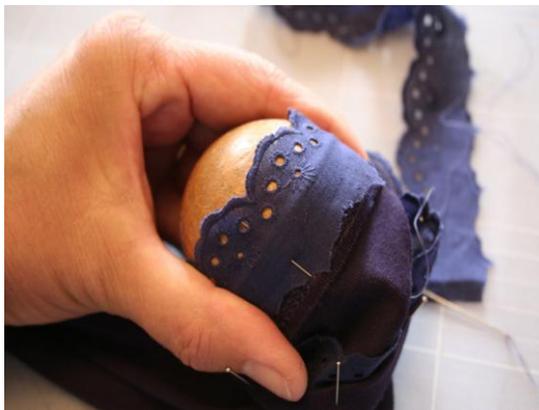
Dans toutes les maisons, il y avait cette ambiance qu'on disait familiale ; la maison avait une âme. Une chaleur s'y dégageait et on avait beaucoup de plaisir à se rassembler, grands parents, parents et enfants autour d'une table ou meida, assis à même le sol bavardant, riant, écoutant quelques histoires racontées par nos aïeux. Ce qu'on aimait le plus, c'était d'avoir une place près de la grand mère et de mettre surtout notre tête entre ses mains. Le sommeil arrivait très vite .Ne disait-on pas que, assis sur les genoux d'une mère pauvre, tout enfant est riche ?

Certes, nous n'avions pas de télévision, le seul poste radio était exclusivement réservé aux pères. Nous étions souvent éclairés par des bougies ou quinquet, mais ces soirées passées en famille restaient pour nous des moments privilégiés que nous ne pourrions jamais oublier. Nous, enfants dormions tous ensemble dans une seule pièce, une grande couverture nous enveloppait. Nous étions tout simplement heureux de la vie simple qui était la



nôtre.

---





Dave155

[www.delcampe.net](http://www.delcampe.net)



*Crabe Canoe*

Prévoyantes nos mères l'étaient aussi. Sachant que l'hiver était synonyme de période difficile -surtout à Sétif -, il fallait faire des provisions pendant la belle saison, avant l'arrivée des grands froids. Il fallait être fourmi et non cigale. Faire des provisions, voulait aussi dire savoir conserver les aliments pendant quelques jours pour les uns, quelques semaines, quelques mois pour les autres. De la réussite des provisions dépendaient souvent les conditions de vie de toute la famille. Nos chères mères et grands-mères conditionnaient les tomates dans des bonbonnes ou carafes .Elles avaient des techniques de conservation imparables : les tomates étaient écrasées dans une moulinette, elles ajoutaient dans le jus ainsi récupéré de l'acide acyclique. Les tomates sont ainsi conservées .Il en était de même pour les poivrons et autres légumes, les olives vertes qu'elles fendaient une par une avant de les mettre dans des bocaux en y ajoutant de l'huile et du vinaigre. Le couscous était roulé et conservé dans des sacs en toile. La viande séchée et salée qu'on appelait "kaddid" était étendue sur des cordes. L'hiver passait ainsi sans difficultés. « *La nourriture était sacrée et considérée comme un don du Ciel* » disaient toutes les mères.

Cette organisation était la panacée de toutes les familles algériennes.

Nos mères savaient vieillir... elles acceptaient bravement et candidement les cheveux blancs et les rides ; elles remplaçaient la beauté par l'esprit, la jeunesse par la grâce, la galanterie par la bonne humeur, l'amour par l'amitié.

Après tant de bons moments vécus avec nos parents et grands parents, on ressent toujours le besoin d'honorer leur mémoire et de cultiver leur souvenir.

Aujourd'hui qu'ils ne sont plus de ce monde, hier, enfants et petits enfants, aujourd'hui adultes et pères, nous devrions nous recueillir auprès de leurs tombes. Les plus sensibles verseront des larmes en pensant à tout ce qu'ils ont enduré, à tous les sacrifices consentis, les autres, les plus courageux psalmodieront un verset du coran et diront à voix basse : « *Allah Yarhamkoum* ».

Parents, Que Dieu vous accorde toute sa miséricorde.

## PROPRETÉ DES VILLES

*« La propreté physique conduit à la pureté morale »*

Les quatre villes que j'avais eu la chance de visiter avaient ce point commun : propres étaient leurs rues, propres étaient leurs trottoirs, propres étaient les façades des immeubles, propres étaient les citoyens et citoyennes.

Mais, le grand mérite revenait aux nombreux agents de la voirie. Ainsi, à l'approche des premières pluies automnales, des équipes s'affairaient comme des abeilles à nettoyer tous les caniveaux, à curer les avaloirs et fossés de tous les quartiers de la ville. La conscience professionnelle des responsables les poussait jusqu'à utiliser des lances à eau puissants pour tester le travail effectué. D'autres avaient comme tâches l'étêtage des arbres et le rafraîchissement à la chaux des façades des écoles primaires. Le mérite revenait aussi aux agents chargés de l'assainissement quotidien des chaussées ceci dit, leur tâche était grandement facilitée par le civisme des citoyens ; les horaires des dépôts des déchets ménagers étant strictement respectés, d'aucun ne s'aventurerait à jeter les ordures par-dessus le balcon ou fenêtre, d'aucun ne laissait des détritrus dans les escaliers ou couloirs, d'aucun automobiliste ne lui viendrait à l'idée de balancer par-dessus la vitre un

quelconque papier , paquet de cigarettes ou cornet de glace. Quant au crachat, oui faut-il le dire, c'était une insulte à la ville et ...pourquoi donc le faire ? Tous les commerçants se mettaient eux aussi de la partie en lavant à grande eau le seuil de leur magasin et les vitrines. La propreté ne fait -elle pas partie de la foi ?

De Sétif à Alger, en passant par Jijel et Bejaia et probablement toutes les autres villes du pays ont vu défiler ces générations de citoyens qui aimaient leur Pays pour ce qu'il était et pour ce qu'ils voudraient qu'il soit, un pays où il fait bon d'y vivre, avec ces atouts multiples en vue du développement du tourisme.

D'ailleurs, combien de touristes déambulaient, appareils photos à la main, dans nos villes et nos côtes à la recherche de l'exotisme et de la quiétude. L'accueil était des plus chaleureux. Des retrouvailles entre amis ayant quitté le Pays plus tôt étaient émouvantes. Ces citoyens étaient en diamant car ils savaient vivre ensemble pour un même objectif : ÉDUCATION & CIVISME. La tolérance était aussi une vertu qu'avaient ces citoyens, car elle tendait à éviter les conflits ; ainsi malgré des convictions religieuses, ethniques ou culturelles, l'acceptation des uns et des autres était magnifiée.



*« L'esprit de tolérance est l'art d'être heureux en compagnie des autres »*

Privilégiant le respect et la tolérance, nul ne pouvait se permettre de donner des leçons de bonne conduite, estimant que c'était une atteinte à la liberté. La tolérance n'est-elle pas la civilisation par excellence ? Quelle magnifique génération ! Pour ma part, jeune à l'époque, j'écris aujourd'hui que je suis fier d'avoir d'appartenu à cette lignée de citoyens.

Même les mendiants, dans leur malheur, avaient leur dignité. D'abord, rares étaient les personnes qui faisaient la manche et quand bien même elles l'auraient fait, c'était par nécessité et effectuée dans la retenue. Ces humbles personnages ne mendiaient jamais dans leur quartier ; certains quittaient même leur ville cherchant des visages inconnus par soucis de discrétion c'est dire, la gêne qu'ils avaient à quémander quelques subsistances ; certes, il y avait des marginaux mais leur contact facile faisait qu'on pouvait sympathiser avec eux. Dans les campagnes, dès la tombée de la nuit, ils venaient aux seuils des portes, solliciter de quoi apaiser leur faim. La générosité légendaire de ces ruraux leur faisait obligation de partager le repas (en général, c'était du couscous au lait) mais c'était amplement suffisant.

## EPILOGUE

Ce fut pour moi un réel plaisir d'avoir griffonné quelques situations vécues et rapportées fidèlement. La nostalgie de cette période a favorisé quelque peu l'inspiration et m'a permis, à travers ce modeste recueil, de revenir quelques décennies auparavant pour revivre ces années de bonheur.

Hélas, ma mémoire et par ricochet mon inspiration ont marqué leurs limites dans le temps. Elles se sont arrêtées en 1976. Au delà, elles refusent de fonctionner. Ce n'est nullement la maladie que l'on peut supposer.

Soucieux d'une éventuelle lassitude qu'aurait le lecteur en parcourant ce sobre recueil, je ne pouvais narrer d'autres péripéties aussi intenses soient elles.

Néanmoins, j'éprouverais un énorme satisfécit si les lecteurs qui me liront ressentiront les mêmes émotions ; alors là je récidiverais pour un autre opuscule.



